

LO PUBLIAIRE

Sant Bauzelenc



ARTISTES EN HERBE... ET EN FLEURS.

Le 9 Juin, les enfants des écoles de St Bauzille exposaient leurs oeuvres à la salle polyvalente. Exposition magique, pleine de spontanéité, de créativité, de vie, de promesse pour l'avenir, qui a agréablement étonné tous les visiteurs.

Le week-end suivant, c'était l'association "Les Amis des Beaux Arts de St Bauzille" qui, dans le même local, proposait une vingtaine de dessins et près d'une centaine de tableaux, aquarelles, pastels, huiles, paysages, natures mortes, fleurs, personnages, de style figuratif ou préabstrait, de facture classique rigoureuse ou plus dépouillée et moderne. Le tout d'un niveau très sérieux, résultat d'un travail d'étude de plusieurs années (le cours bi-hebdomadaire de l'association fonctionne depuis 1984), servi par une salle polyvalente vaste, claire et récemment remise à neuf.

Le jour du vernissage de nombreux visiteurs, de St Bauzille et des environs, parmi lesquels les maires de St Bauzille, Ganges et Agonès ou leurs représentants ont admiré avec surprise ce que pouvait donner la persévérance de peintres amateurs (femmes en général) avides de cultiver leur don, de perfectionner leur talent et d'acquérir peu à peu la science et l'expérience qu'ils n'ont pas eu la chance d'acquérir dans les grandes écoles.

Plaisir de celui qui appréhende le monde avec le regard renouvelé de l'artiste, plaisir de celui qui contemple le résultat de ce regard sur le papier ou la toile, telle est la motivation profonde de cette activité d'art graphique qui peut aider à mieux vivre enfants et adultes dans un monde où le bonheur ne se livre qu'à ceux qui font les efforts nécessaires pour tenter de l'atteindre.

Jean SUZANNE

EDITORIAL

Le mot du président

Et voici un nouveau "Publiaire". Un de plus, le temps passe. De nouveaux visages apparaissent à St-Bauzille. Des nouveaux-nés pour des destinées nouvelles. Des moins jeunes, nés ailleurs et venus parmi nous pour quelques jours de vacances, ou pour le reste de leur vie. D'autres nous quittent pour vivre en d'autres lieux. D'autres enfin sont partis pour toujours, sauf dans le cœur de ceux qui les ont aimés. Ainsi va la vie, le Publiaire, né il y a relativement peu, n'est plus tout à fait un enfant. Son caractère s'est affermi. Certains pensent qu'il s'est amélioré. D'autres font des réserves. L'équipe qui le gère doit faire face à des appréciations différentes, opérer des choix qui ne conviennent pas forcément à tous, faire pour le mieux, avec le risque inhérent à toute tentative humaine, de se tromper.

Pour y voir plus clair, nous avons lancé récemment un questionnaire. Seuls quelques très rares lecteurs nous ont répondu. Dommage car il va falloir, par exemple, régler le problème de l'ouverture plus ou moins large de nos pages à ceux qui veulent s'y exprimer. En effet si cette ouverture a pu enrichir la réflexion de certains sur les problèmes qui nous concernent tous, elle a pu aussi déclencher ou accroître des polémiques sans issue, génératrices de raidissement et de divisions.

La solution qui sera adoptée pour ce problème sera déterminante pour la suite du Publiaire.

En attendant, nous vous souhaitons bonne lecture de ce numéro de l'été 96.

Jean SUZANNE



LO PUBLIAIRE
SANT BAULELENC

(Association loi de 1901)
Rue de la Roubiade
34190 St BAUZILLE DE PUTOIS

Gérants co-responsables
Jean SUZANNE - Patrick DOL

Prochaine parution N° 43
Octobre 1996

Au Sommaire de ce Numéro

Editorial	2
Artistes en herbe ... et en fleurs	2
La maison du fleuve Herault... 3	
Lenga d'oc	4 & 5
Courrier	6, 18, 21
Etoile sportive	6
Mots croisés	6
Faut-il jeter les vieux à la casse,	7
F. comme Fain, Fraternité, Fox	8 à 11
L'omelette	12 & 13
Histoire de St Bauzille et de sa région	14 à 16
L'arrière-pays relève la tête .	17
St Bauzille de ma jeunesse (suite)	18
Des miroirs ou des flics ,	19
Nos enfants et la musique	21
Conseil municipal du 29 mars 1996	21 & 22
Permanence - Etat civil	23
Le voyage du Père Lapioche	24

Illustratin page de couverture
"Rue du Four"
Dessin de Jean SUZANNE

Reproduction interdite de tout ou partie de texte, sans l'accord écrit de l'auteur, édité dans le journal
"Lo Publiaire Sant Bauzelenc"

LA MAISON DU FLEUVE HÉRAULT

Le Conseil Général de l'Hérault a créé la Maison du Fleuve Hérault à Gignac à mi-chemin entre la source et l'embouchure du fleuve. Pour les touristes, il faut préciser que l'Hérault, fleuve côtier de 150 km, prend sa source sous le Mont Aigoual à 1288 m d'altitude et se jette dans la mer au Grau d'Agde. En période de basses eaux, son débit est de 3 m³ par seconde, mais en quelques heures il peut atteindre 3000 m³ par seconde. C'est alors un torrent, à Saint-Bauzille nous pouvons le constater. Donc cette Maison du Fleuve est située au Barrage de la Meuse sur la Commune de Gignac. D'un côté, il y a l'usine hydroélectrique que l'on peut visiter avec un guide, ainsi que le musée de l'hydraulique 1991 et quelques installations du barrage (1984).

Le bâtiment, joli d'aspect, permet de jouir de l'environnement, le tout est bien entretenu avec des aires de pique-nique. Au premier étage, il y a une exposition renouvelée tous les deux mois, toujours sur le thème de l'eau, du fleuve, etc.. Au rez-de-chaussée, se trouvent les aquariums entourés de nombreux panneaux d'informations.

Savez-vous que dans l'Hérault vivent 28 espèces de poissons, environ une vingtaine sont dans les aquariums (ex. : brochet, tanche, perche, omble, barbeau, truite, ablette, silure, etc... et j'en oublie...) Par contre, j'ai appris que certaines espèces ne vivaient qu'à l'embouchure, d'autres dans la vallée large et d'autres dans les eaux fraîches, comme la truite arc-en-ciel des torrents cévenols.

C'est très rare, mais on peut trouver des crabes d'eau douce (3 à 5 cm) on les appelle cistude

d'Europe, ainsi qu'une petite tortue fongée (18 à 25 cm).

On explique aussi l'utilisation des eaux du fleuve. Il est question des moulins (du X^e siècle au XVIII^e siècle), des norias (appelées meuses) pour l'irrigation, et même de l'or. On peut se reporter au livre de Daniel Aubin, mémoire de Saint-Bauzille de Putois.

Actuellement, il y a 225 km de canaux. Ils permettent l'irrigation de 7600 hectares en plaine. Le canal de Gignac, plus récent a permis d'irriguer 2800 hectares en vallée et la mise en culture de 1200 hectares de garrigues.

Il est regrettable qu'à Saint-Bauzille, nous ne puissions pas profiter comme le canton de Gignac des bienfaits de l'eau de l'Hérault. Heureusement, on peut pratiquer la pêche et le canoë-kayak. La visite est gratuite sauf 30 F pour le musée hydraulique et le barrage, car c'est avec un guide. Il y a bien sûr une hôtesse d'accueil. En juillet et en août, c'est ouvert tous les jours de 10 h à 12 h et de 14 h à 18 h. Sinon le mercredi et le samedi, l'après-midi et le dimanche tout le jour.

Cette visite est intéressante, mais peu longue. Il faudrait l'inclure dans des sorties. Par exemples :

- 1) Aniane (vestiges de l'Abbaye de l'ordre de St-Benoit et l'observatoire astronomique) et le lac du Salagou.
- 2) St-Guilhem le Désert et la Clamouse.
- 3) St-Martin de Londres (l'Eglise)
Viols le Fort (site préhistorique de Cambous et musée préhistorique)
Puechabon (Eglise, vieilles ruelles, vieilles maisons).

Josette Thérond

LENGA D'OC



Reléguée au rang de langue secondaire depuis l'Edit de Villers Coterets en 1539, à celui de langue régionale, l'occitan a finalement porté le nom de "patoès", de charabia... Cependant il a traversé les siècles, malgré le statut diglossique de la France, déjà vieux de quatre cents ans .

Bien sûr il a évolué, a perdu de son importance

mais il reste toujours présent dans les conversations . Souvent l'on a tendance à le dénigrer au profit d'un français correct, conforme à la norme, mais n'est-ce pas une erreur qui pourrait conduire à sa disparition définitive ?

C'est ainsi qu'en s'intéressant de plus près à cette langue, on découvre une littérature riche, constituée d'oeuvres et d'auteurs aussi différents que passionnants . En effet l'on y découvre tous les genres tels que le roman qu'il soit de science-fiction ou historique, la poésie, la satire ...

Bref une littérature qui bien évidemment s'inspire du français et réciproquement mais qui propose les atouts d'une langue qui se sent menacée et qui par là-même doit se surpasser pour exister en tant que telle .

Ces richesses que possède l'occitan sont souvent méconnues pour laisser place à une vision globalisante d'un patois uniquement parlé par les gens du pays .

"Se pot pas dire vos, parlatz occitan, ieu patoes, es pas ça même! Tot occitan local pot esser, una lenga literaria .

Es perque vai ensajar mostrar amb quelques exemples la diversitat e tamben la modernitat d'aquesta lenga ".

Carole THEROND

Ronda de nuèch

Aquela nuèch, l'agent Miquèl Martin es de servici dins lo quartièr de la Centrala, un quartièr de costuma plan tranquille. Deu, coma o exigis lo reglament, manténer de contunh lo contact amb lo comissariat pel radio-telefon.

Es doas oras. Fa al mens tres ora qu'a pas vist degun. Normal a aquela sason. E puèi lo mond sortisson de mens en mens pr'amor que se parla d'un "gang dels esportisseires", que panan las veituras per anar espotir de passejaires tardièrs...

Marti a pas que tres oras a patrolhar encara abans de dintrar per beure lo cafè plan caud e per se colcar. Una nuèch sens istoria. La rutina. Pas una veitura raubada. Tot es suau. Se ritz dels collègas qu'an paur d'aquel quartièr de la Centrala ! Ara es probat qu'om i risca pas res.

Subran, al moment que son atencion, sos reflèxes començan de se destibar, ausis venir a tota brivada una veitura, una veitura que vira al caireforc en faguent craïnar los pneumatics, e que sens una esitacion monta sul trepador quand i monta el, per se levar de la cauçada. Passat una segonda de batament, se met a correr coma jamai de sa vida a pas corregut, ensajant tanben per alentir sos acorsaires de serpentejar entre los pilones, los reverbèrs... Mas la veitura se raprocha. Marti profiècha de l'abric provisori d'una gabina telefonica per getar un cop d'uèlh darrièr el, per veire qual es lo falord que lo perseguis. E alara li sembla que dins l'abitacle I A PAS DEGUN !

Las crancas d'acier, J.C SERRES

Traduction de ces textes en page 20.

L'Auca

D'aquel temps, a la Ribiera, dins l'ostal vièlh de la Cerièissa demoravan un ome e una femna que lo nom uèi se n'es perdut. Avian pas gaire de ben, tenian solament un parelh de vacas magras. Aquo lor fasia pas un viure. Cada jorn la femna se n'anava fialar deçà delà per un o per l'autre. L'ome, a la sason, se logava per ajudar dins las grossas borias. Mas cada ser totes dos tornavan pro lèu del trabalh e sopavan a lor ostal. Bevia una escudelada de bolhon, rosegavan una codena, o rufavan tres o quatre castanhas. Puèi la femna levava la taula. L'ome se siesia al canton del fuoc.

"Ome, disia la femna, soi lassa, anem al lièch.

- Femna, respondia l'ome, partis primièra ! Ieu vendrai quand aurai som. "

La femna s'anava jaire dins lo lièch que s'amagava darrièr l'escalièr del trast. L'ome, demorat tot sol, amb la rispa sarrava las cendres sul fuoc, atudava lo lum e se n'anava defora.

Mai d'un cop dins la nuèch, la femna se desrevelhava. Mas al prèp d'ela, jos las flaçadas, i avia pas degun. La femna se siesia sus la colcera. Sonava lo seu ome. Degun respondia pas. E aital cada nuèch dempuèi vint ans que s'èran maridats.

Lo matin, a primalba, l'ome tornava. Esclopejava dins la cort. Dobrissia la porta. Dintrava, disia : Veni de far un torn. As plan dormit, femna ? La femna se levava sens respondre e ja calia partir pel trabalh.

Un ser d'ivèrn pr'aquo, la femna se diguèt : Aquesta nuèch voli saber ont passa lo meu ome. Aquesta nuèch ieu lo segrai. E s'anèt jaire tota vestida. Se mordissia los dets

per s'endormir pas. L'ome atudèt la lum, dobriguèt la porta. La femna se levèt, prompte lo seguèt. Mas dins la cort lo vegèt pas mai. Amont, sus la paret, un fotral de can sautèt de l'autre costat e fugiguèt darrièr lo bartàs.

La femna dobriguèt lo portal e se n'anèt sul camin. Las estelas dins lo cèl beluguejavan mai que pus. A cada vial la femna se tampava, agachava, sonava. Mas degun se vesia pas, degun respondia pas.

La femna ne podia pas mai de cridar. Lo freg la ganhava, se tornèt virar. Davant l'ostal se pensèt : Sabi pas ont es passat lo meu ome mas lo voli esperar. Veirai ben, quand tomarà ! Jos la passada i avia una carrada de fuèlhas secas. La femna montèt sul carri, s'acaptèt de fuèlhas e esperèt.

Tot d'un cop, de per defora, una bèstia negra sautèt sus la paret e se daissèt tombar dins la cort. Era lo can, lo fotral de can, aquel qu'avíat fugit darrièr lo bartàs e que tornava. Portava a plec de cais una auca grossa que lo cap ne pendolava. La femna se regassava, retenia l'alèn.

Lo can venguèt, se sarrèt del carri, passèt dejós. Entremièg las rodas pausèt l'auca e tot doçament se metèt a la rosegat. S'ausissian los osses que petavan : croc ! croc ! croc ! La femna gausava pas se bolegar, mas de tant que tremolava, las fuèlhas ne fresinejavan.

Lo can acabèt l'auca. Sortiguèt de jol carri, passava la lenga suls pots. Puèi anèt al pachoc per beure. Lo pachoc èra gelat. Lo can se sieguèt sus las patas de darrièr, estirèt la coeta sul gèl, levèt lo cap e gingolèt : Oo, oo oo !

Oo, oo, oo ! respondèt un autre

gingolal del costat de La Carrairia.

Lo can se levèt, sautèt sus la paret, se daissèt tombar sul camin, e de correr, e de correr... La femna se tirèt de per las fuèlhas, davalèt de sul carri e s'anèt clare dins l'ostal. Gausèt pas clavar la porta pr'aquo, mas se sieguèt al canton del fuoc, tirèt lo capelet. Avia las dents que se reganhavan e los genolhs que s'entretustavan. Es aital que l'endeman lo seu ome la trobèt, quand dintrèt :

"Femna, demandèt el, femna, sias malauta ?

- Ome, respondèt ela, aquesta nuèch ai volgut saber ont partissias. Tai volgut sègre, mas t'ai pas vist. Tai volgut esperar mas ai agut freg. Alara me soi tornada clare per me calfar al prèp del fuoc.

- Femna, femna, o me dises pas tot. Sias demorada un brieu defora. As vist quicom !

- Ai vist un can. Ieu m'èri jaguda sus la carrada de fuèlhas. Lo can portava una auca. E l'es venguda manjar entremièg las rodas del carri. Los osses petavan : croc ! croc !

- Malastre per tu ! cridèt l'ome. Malastre ! Aquel can : éri ieu. L'auca l'avai raubada dins l'establon de Betelha. La nuèch me cal repasar. Se t'avai sentida sul carri, te manjavi coma l'auca. O sabs ara. Ieu, soi un Drac."

La femna se levèt, brandiguèt lo capelet. L'ome se recuolèt, dobriguèt la porta. Lo primièr rai de solelh venguèt tustar sul vaisselièr. Defora lo gal cantava. Calia tornar partir pel trabalh...

Contes del Drac

J. Bodon - IEO - 1975



Un encouragement à une jeune judoka dans le village .

En terminant deuxième sur onze au classement combiné général, le Kaly club judo dont fait partie Marin Emilie domiciliée à St Bauzille a ramené la médaille d'argent le samedi 11 mai . La "Rose d'Orb" compétition féminine de judo , où huit "combattantes" représentaient Ganges . Marin Emilie (benjamine) donne le ton en montant sur la plus haute marche du podium en décrochant la médaille d'or après 3 combats, et la médaille d'argent par équipe .

Ce bon résultat permet au Kaly club de terminer troisième au classement général de la "Rose d'Orb" .

Après une longue journée sur les tatamis et sous l'oeil attentif de son père venu la soutenir et l'encourager , notre judoka est rentrée de Bédarieux la médaille d'or autour du cou , pleine d'espoir et de fierté . Emilie a été félicitée par sa maman . Félicitations encore à notre fille . Nous sommes fiers de ses résultats .

Sa maman

PS : A Noël dernier Emilie pour son premier combat décrochait la médaille de bronze à Gignac et pour son deuxième combat une médaille d'or .

Etoile Sportive

Voilà la saison 1995/1996 terminée. Commencée le 27 septembre elle n'a fini que le 25 mai, les conditions atmosphériques n'ayant pas permis un déroulement normal des matchs (terrain impraticable, entraînements contrariés).

Pour les résultats qui sont très satisfaisants, il faut en premier donner un coup de chapeau à nos vétérans qui terminent champion de leur poule avec 12 points d'avance sur une brochette de clubs plus huppés -notons leur élimination au 1/16ème de la coupe de l'Hérault face à Lodève. Le Caylar sur un terrain indigne d'une sous-préfecture et un arbitrage à la Maison.

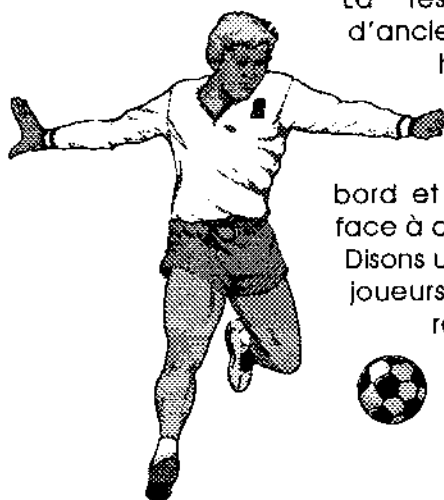
L'équipe Fanion après un début en demi-teinte s'est bien ressaisie en fin de championnat et termine à la 5ème place dans un final fou, fou, fou.

La réserve avec un mélange d'anciens et de jeunes termine à une honorable 6ème place.

Quant aux équipes de jeunes, ils se sont souvent battus, avec les moyens du bord et ont tiré leur épingle du jeu face à des clubs plus huppés.

Disons un grand merci aux dirigeants, joueurs, supporters et donnons-leur rendez-vous en septembre pour une nouvelle saison qui sera celle des 60 ans de l'Etoile.

Frantz REBOUL
Le 06/06/96



HORIZONTAL

- 1 : Au bord de la mer, belle ville de l'Hérault.
- 2 : Pour un fantaisiste, c'est le mot le plus long du dictionnaire.
- 3 : Un peu de pèze - Utile à l'architecte - Sigle bien français.
- 4 : Dieu décollant - Lettres de Ganges .
- 5 : Charmants vêtements pour les belles, au coucher .
- 6 : Existerai donc .
- 7 : Ancien titre - Répéter deux fois dans le titre d'une ancienne chanson de Johnny Hallyday .
- 8 : Terminalson féminine - Foile ou pas foile, c'est l'estomac de la vache .
- 9 : Ecris, sur une liste électorale .

MOTS CROISES C. LECAM

- 1 : Dans les terres, belle ville de l'Hérault .
- 2 : Relatif à des îles du nord-ouest américain prolongeant la péninsule de l'Alaska .

3 : Note du chef - De vin, il y en a des milliers à la cave coopérative .

4 : Bon pour la belote - Dans le bon ordre, orateur grec, professeur de démossthène .

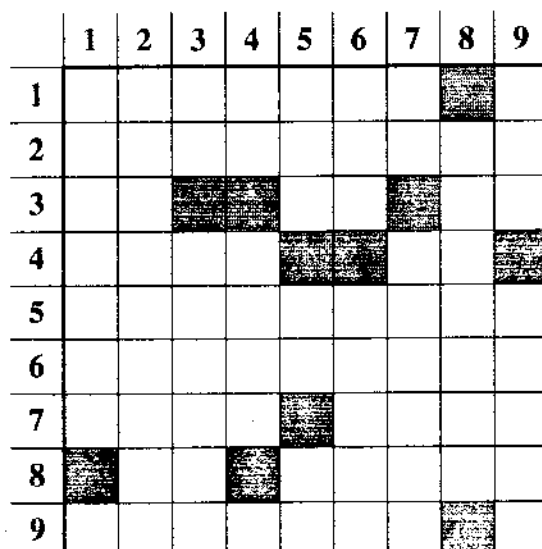
5 : Initiales pour un cycliste ... - Avant le diplôme - Parti politique ..

6 : Cri d'apprenti - Ne lachai pas .

7 : Tête de squal - Déjections désagréables pour les semelles .

8 : Faisais vite .

9 : Partie d'église - Mot bien connu des commerçants et des artisans .



VERTICAL

Faut-il jeter les vieux à la casse ?

L'essentiel de la population de St-Bauzille est constitué de personnes qui ont toujours vécu ici, qui se connaissent depuis l'enfance, qui ont été à l'école ensemble, qui ont connu, ensemble, la grande épreuve initiatique de l'adolescence, leurs premières amours, leurs premières bêtises, leurs premières épreuves.

Ensemble ils ont connu l'entrée au travail, la maladie dans la famille ou parmi les amis, les mariages, les naissances, et les enterrements, les enfants et petits enfants, puis le déclin de l'âge et de la vieillesse. Le travail, jadis, il y en avait pour tous. Aujourd'hui, c'est différent. Les jeunes vont au lycée ou en fac. Mais, après leurs études, beaucoup ne reviennent pas à St-Bauzille. Et leurs « vieux » se



retrouvent seuls entre eux. Certes, quelques « étrangers » sont venus s'établir ici. Des jeunes, pour « changer de vie », comme le rappelle l'article de Patrick DOL dans le dernier Publiaire. Des moins jeunes aussi, retraités venus des villes où la vie est trop agitée à leur goût. Mais, malgré un nombre d'enfants qui a augmenté ces dernières années, il reste que le plus

clair des St-Bauzillois est constitué de papés et de mamées. Et malgré leur air avenant, leurs sourires et leur entrain, la vie n'est pas toujours facile pour eux. Les enfants viennent les voir, de temps en temps (pas tous). Et alors c'est la fête. Mais en temps normal, c'est la lente progression des rhumatismes, des problèmes cardiaques et autres. Les petites promenades après la sieste deviennent plus rares, le pas plus hésitant, on va moins loin et moins vite. A la maison, les tâches quotidiennes deviennent de jour en jour plus pénibles. On a de plus en plus besoin de se faire aider. Et là, deux solutions : l'intervention de personnes extérieures, infirmières, aides ménagères, etc... ou, à la limite, la maison de retraite avec tout ce que cela comporte de stress, de cassure morale, affective... et financière. Car ça coûte très cher. Autour de 10 000 F par mois... non remboursés par la Sécurité Sociale contrairement à la maladie à domicile ou à l'hôpital. Certes, il y a l'aide sociale. Mais elle est très limitée, et aléatoire. Alors, si la retraite n'est pas suffisante (et c'est le cas de l'immense majorité), ce sont les enfants qui doivent payer, qu'ils soient à l'aise ou pas, (c'est l'obligation alimentaire). Et s'ils ne le peuvent pas, on se récupère sur l'héritage, s'il y en a ou sur la maison de famille qui fut parfois acquise par les efforts de plusieurs générations.

Est-ce normal ? Vous êtes

malade : vos frais de soins médicaux sont pris en charge par la collectivité au moyen de cette Sécurité Sociale, symbole de solidarité qui honore notre pays. Vous êtes vieux et incapable de vous débrouiller tout seul, alors c'est à vous de vous en sortir par vos propres moyens, si vous en avez, ou à l'aide de vos enfants ou de vos amis, s'ils le peuvent et s'ils ne sont pas trop âgés eux-mêmes.

Il existe une autre solution possible : l'attribution, à toute personne âgée devenue dépendante, d'une « allocation dépendance » qui lui permette de faire face à sa situation. Une allocation automatique et non d'assistance, versée par la Sécurité Sociale et non par les Conseils Généraux comme c'est actuellement prévu par le vague projet gouvernemental (projet plusieurs fois repoussé) et qui serait financée par une contribution générale prélevée sur tous les revenus et pas seulement sur les salaires.

Cette solution, des retraités adhérents à différents syndicats de salariés, se battent pour qu'elle voie le jour. Si vous estimez nécessaire cette allocation, contactez ceux qui la demandent et participez aux actions qui pourraient vous être proposées pour l'obtenir.

Jean SUZANNE - Secrétaire de l'Association « Union locale Interprofesionnelle de Retraités-CDFDT »

Boîte Postale 52 - 34190 GANGES

Automne 1942... au large des côtes de Californie, beau temps, mer calme... Sur cette ancienne goélette, voilier de 33 mètres, transformée en patrouilleur par l'U.S. Navy, un jeune marin RIPLEY D. FOX observe l'eau avec attention. Pas d'U. BOAT en vue.

Le bateau se trouve au lieu de convergence des divers courants dont la réunion forme une sorte de voie, d'environ cent mètres de large, lisse « comme un miroir » à la surface de la mer.

Descendu sous la proue, au ras de l'eau, Ripley contemple la richesse infinie de la mer, méduses, poissons gros et petits, requins menaçants, des « masses d'oeufs flottant » et des nuages de plancton : « une soupe d'êtres vivants » !

Et germe alors dans l'esprit du matelot Ripley FOX l'idée que, dans la mer, « réservoir de vie » se trouve la nourriture nécessaire à la survie des milliards d'êtres humains à naître dans cette fin du XXème siècle, au nombre doublé maintenant tous les 25 ans alors qu'il a fallu attendre 1830 pour en arriver au premier milliard.

C'est dans ces circonstances que s'enracine la belle histoire de Ripley et Denis FOX qui ont trouvé à St-Bauzille de Putois, il y a déjà longtemps, le bon

mouillage où jeter l'ancre pour réfléchir, expérimenter et, enfin, tenter d'aider efficacement les innombrables êtres humains affamés.

Le Temps a passé, l'âge et la fatigue sont venus, mais leur belle aventure reste et ce qu'ils ont défriché sera le chemin où, bien d'autres passeront.

Ami lecteur du Publiaire, Voici l'Histoire de ces deux sympathiques Saint-Bauzillois que nous côtoyons chaque jour avant leur remontée à la Roquette sous les vieux chênes séculaires.

D'une famille aisée de MILWAUKEE -la marque et l'origine aussi de notre vieille faucheuse à cheval !- Ripley FOX a reçu tout jeune et développé en lui-même le souci du partage avec les plus pauvres. Il a écouté TRUMAN déclarer lors de son investiture en 1945 :

« Le seul moyen d'aider les pauvres est de les aider à s'aider eux-mêmes. » Mais, la guerre finie, il faut vivre, tout en gardant le même idéal.

C'est l'époque de la guerre froide... Les états majors sont en recherche sur des sources d'oxygène en milieu clos, couplées au traitement du CO², dans les sous-marins ou la conquête de l'espace. L'idée d'avoir recours aux algues fait son chemin.

Malheureusement l'algue choisie se révèle un mauvais choix : récoltée partout, cette algue verte, la CHLORELLA, a une paroi non « digestible » par l'homme : il faut donc la « casser », la manipulation est difficile, il faut centrifuger, enfin elle a mauvais goût...

Il faut de nombreux travaux et thèses pour se rendre à cette évidence ; en 1953, l'institution CARNEGIE, de Washington, publie un travail américain et japonais constatant que c'est une impasse... Le travail sur les micro-algues est mis en veilleuse pour des années aux U.S.A..

Cependant, Ripley FOX développe son bagage scientifique. Il est important : diplôme de zoologie au Pomona Collège de Californie, pendant sept ans études pour un doctorat en bactériologie à l'université de Los Angeles, dont il aura le premier grade ; il obtient à Strasbourg un doctorat-es-sciences en microbiologie. « Micro-Biologiste », « très petit biologiste » nous dit Ripley avec humour et un geste des doigts !

Avec trois amis il trouve le temps de fonder une petite société d'électronique ayant pour but la fabrication de détecteurs de gaz, précieux pour la bonne marche des fusées des programmes Appolo, Mercury, Gemini, et aussi dans l'industrie pétrolière.

Fraternité, comme Fox...

Il rencontre sa femme, Denise, aux U.S.A. Cette petite fille de missionnaires partage avec lui le même idéal et sera dans ses recherches une aide très précieuse. Ayant un beau frère cévenol, elle aura l'idée de venir chez nous pour s'établir en France, à Aumessas d'abord, puis à Saint-Bauzille, à la fois pas loin de l'université de Montpellier avec ses possibilités scientifiques, et aussi dans ce site si beau du mas de la Roquette, sous les barres de Thaurac, jouissant d'un ensoleillement exceptionnel favorable aux expériences envisagées.

Le cheminement de Ripley et Denise FOX vers le meilleur moyen de combattre la faim dans le monde par les algues est d'abord celui de beaucoup : études sur la chlorella, difficiles. Un beau jour ils comprennent que la « chlorelle, ça ne marche pas ! » dit Ripley... Alors ils vont plus loin, en distance et en choix scientifique : ils quittent les U.S.A. en 1967, s'établissent en France où ils prennent des contacts avec des savants français comme le Professeur René DUMONT. Celui-ci les oriente vers la British Petroleum (B.P.) qui fait des recherches à Lavéra sur la production de protéines à partir du pétrole et de micro-organismes. Ils y rencontrent Monsieur CHAMPAGNAT. Celui-ci, d'abord sceptique, leur fait rencontrer une autre scientifique, Madame Geneviève CLEMENT qui travaille, elle sur une autre algue : la spiruline ! Un travail en commun avec

I.F.P. est envisagé, puis stoppé.

Ripley, pas découragé, refait alors seul l'énorme travail de I.F.P. sur la question et a la chance de rencontrer le pharmacien général des Armées Françaises Monsieur F. BUSSON (car l'Armée s'intéresse aussi à la question) Busson donne à Ripley une souche de SPIRULINA PLATENSIS (en 1969) et ses notes. Paraît aussi en 1966 une thèse intéressante sur le sujet : celle de ZARROUK.

« Avec ces deux documents, on a plus ou moins deviné ce que la Spiruline a besoin » nous dit Ripley.

Au début des années 1970 commence ainsi pour les FOX une nouvelle période féconde de recherche expérimentale au laboratoire qu'ils créent au mas de la Roquette, avec création de bassins pour la culture des algues, avec agitation de l'eau, ayant le souci constant de ne construire que d'une façon reproductible en pays pauvre : pas d'électricité : donc outils à mains, pas de produits chimiques chers, utilisation de ce que l'on trouve « là-bas » l'eau, le soleil, la chaleur, les déchets humains.

Surtout, il y a maintenant une direction : ce n'est plus le brouillard, la voie est tracée : ce sera la SPIRULINE qui sera la base de toutes les études.

Pour Ripley et Denise FOX,

cette algue bleue semble posséder toutes les qualités souhaitables pour réaliser leur but : fournir à un groupe humain de base en situation de malnutrition -un village- un système « simple » et peu onéreux capable d'assurer un complément alimentaire suffisant mais complet aux villageois par une gestion faite par eux-mêmes, ce système est basé sur la culture de Spiruline et le recyclage des déchets.

Spiruline, qui es-tu ?...

C'est une CYANOBACTERIE de la famille des CYANOPHYCEES. Son vrai nom : ARTHROSPIRA PLATENSIS. Nom courant : Algue bleue. Plusieurs chercheurs l'ont décrite d'où les étiquettes diverses : S. PLATENSIS du Tchad,

S. GEITLERI du Mexique

S. JEEJIBAI en Inde.

Au microscope, on peut voir une spirale ou un ressort aussi, en diabol, comme nos vieux ressorts de matelas. Dedans, il y a plusieurs cellules, mais surtout, pas de noyau bien défini : les acides nucléiques sont distribués au hasard. Cette spiruline semble une petite merveille naturelle : elle contient les dix acides aminés essentiels qui sont nécessaires au corps humain pour fabriquer des protéines, c'est-à-dire la partie de l'alimentation la plus rare dans les pays pauvres : par exemple, en Afrique, le jeune enfant, après le sevrage, est privé brutalement du lait de sa mère et de protéines : cette carence provoque une maladie, le KWASHIORKOR, au tableau

clinique connu, générant la mort dans 70 % des cas : 10 grammes par jour de spiruline dans une bouillie de céréales suffisent à la survie...

La spiruline contient aussi d'autres richesses :

- des oligo-éléments comme le ZINC ou le manganèse, absolument nécessaires à l'homme, qui, s'il en est privé, devient une sorte de « ZOMBIE ».

- des vitamines, pratiquement toutes, notamment la Béta-Carotène, qui évite la XEROPHTALMIE et la Vitamine B12 qui combat l'anémie.

- des acides gras protecteurs vasculaires.

Elle est riche en carbone et en azote d'où la nécessité de lui fournir pour sa reproduction du gaz carbonique et de l'azote fixé.

Chosissant la spiruline, les FOX avaient aussi deux bonnes cartes dans leur jeu :

- En 1521, Fernand CORTES, le Conquérant Espagnol notait que les AZTEQUES consommait régulièrement la spiruline qu'ils retiraient du lac TEXCOCO (sur lequel le MEXICO actuel est bâti).

- Egalement, depuis des temps immémoriaux, la Tribu KANENBOU, près du lac Tchad complétait son alimentation à base de MIL, par de la spiruline retirée des lacs voisins...

Comme dit Ripley : une fois de plus ces pays dits « en voie de développement » nous montrent, en fait, à nous, la voie du développement.

On se souvient aussi du film

« La guerre du feu » où le progrès vient d'une tribu d'Afrique Centrale...

Les Kanenbous des lacs n'étaient pas seuls à se régaler de spiruline... au Kenya, les petits flamants roses s'en nourrissent par milliers grâce à leur bec merveilleusement agencé pour filtrer la spiruline et recracher l'eau saumâtre, tout en créant à mesure par leurs déjections le milieu naturel propice au développement de l'algue, donnant ainsi un bel exemple de recyclage : déchets biologiques + soleil + oxygène + azote + spiruline = nourriture. Ripley avait le même programme à établir...

A noter aussi que ces flamants d'Afrique, migrant en Camargue, y déposent régulièrement de la spiruline, mais celle-ci y meurt de froid l'hiver.

Mais la spiruline c'est quand même plus compliqué à cultiver que les géraniums !... Bien aidé par son bagage scientifique, Ripley comprit tout ce qu'exigeait l'algue bleue : de l'azote, des sels minéraux, de la lumière, de la chaleur, une eau douce toujours en mouvement, et débarrassée des nombreux germes (dévoreurs de spiruline). Cela exigea bien des recherches du temps et de l'argent. Comment apporter des sels minéraux bon marché ? Comment stériliser l'eau ? Comment créer un courant dans l'eau ? Ripley construisit des appareils avec ses mains, les testa, imagina de coupler la

culture de spiruline avec le traitement des déchets agricoles et humains du « village », fabriqua des filtres à charbon de bois reprenant un modèle gallo-romain vu à Ampurias. Après avoir songé au vent (éolienne) puis à la chaleur solaire génératrice de pression de gaz (barbotage) Ripley trouva, pour agiter l'eau, l'idée d'un mécanisme à poids semblable à celui de nos vieilles pendules. Parfois il fallut expérimenter sur place, les subventions l'exigeant, d'où de nombreux voyages au loin.

Un jour d'été, un jeune stagiaire de Berkeley vint à la Roquette faire un séjour et rapporta aux U.S.A. des souches de spiruline : « deux à trois mois après ça a été dans toutes les universités aux U.S.A. » dit Ripley, fier d'avoir été à l'origine du regain d'intérêt américain pour cette orientation de la recherche, mise en veilleuse, comme nous l'avons raconté, après l'échec des travaux sur la chlorella.

Tout ce travail permis à Ripley et Denise FOX d'élaborer un système cohérent. Ils le nommèrent « Système Intégré de Santé et d'Energie du Village », pour l'offrir -avec conseils et mode d'emploi- à tous ceux qui souffrent de la malnutrition. Proposer que la source d'azote nécessaire au développement de la spiruline provienne de l'utilisation convenable des déchets agricoles et des déjections humaines, ce qui améliorerait radicalement l'hygiène par la lutte

antiparasitaire, était parfois difficilement accepté par des ethnies où ces déchets font l'objet d'un tabou : il fallut convaincre...

Après des latrines neuves où il était facile de combattre bilharzies, amibes, douves et tout ce qui arrive à consommer plus du tiers de ce que produit l'homme, ces déchets passent dans un réservoir fermé, où la fermentation crée des gaz : surtout du méthane qui pourra avantageusement remplacer la bouse de vache pour la cuisine. Celle-ci est un carburant de faible rendement thermique, dangereux par sa fumée pour les yeux. Également du gaz carbonique nécessaire à la spiruline. A la sortie du réservoir, les gaz sont séparés : le méthane est distribué vers les cuisines, le gaz carbonique est dissous dans l'eau. Le reste du contenu, après un passage dans un pré-filtre qui élimine les déchets solides, source d'humus, est filtré par du sable puis passe dans de longs tuyaux peints en noir, au soleil : la température élevée y détruit de très nombreux germes, et enfin est déversé dans le bassin d'algues où se trouve la culture de spiruline.

Ainsi nourrie en CO² et en azote, celle-ci va se développer au point que l'on pourra prélever avec un filet un quart de sa masse tous les jours, récolte qui sera immédiatement séchée au soleil.

On le voit, l'ensemble de ce système cohérent utilise bien des données générales connues : cycle de l'azote, assimilation chlorophyllienne, fermentations anaérobies, filtrage, énergie solaire, recyclage des déchets, souci d'hygiène, combat contre les maladies...

Cette description rappellera sans doute à nos

élus les problèmes sur lesquels ils se penchent quotidiennement pour assurer la vie dans nos propres villages ...

Ce système a été construit en Inde dès 1978 à Karla par Ripley et Denise FOX, également au Togo, au Sénégal et dans bien d'autres pays. « Cela marche » : un enfant en plein « marasme » c'est-à-dire dans un état semblable à celui des déportés de 1945, retrouve en quelques mois un état général convenable avec une alimentation comportant 10 grammes par jour de spiruline = deux cuillers à café !

Pour développer leur service Ripley et Denise FOX ont créé une association : « l'ACMA » en 1971 : « Association pour combattre la malnutrition par algoculture ». Chacun de nous peut y entrer pour aider cette belle cause à laquelle Monsieur et Madame FOX ont consacré bénévolement leur temps et leur fortune depuis 28 ans, avec parfois des risques comme cette aventure au Togo où, pris dans le tourbillon de troubles socio-politiques, ils ont subi un bombardement.

« Cela fait partie du boulot » me dit Ripley, jovial, en me le racontant ! Il me dit aussi : « Nous n'avons rien à vendre » (j'ajouterais, moi, mezzovocce : « mais tout à donner »...) il conçoit que d'autres se lancent dans la même voie à grande échelle et non plus

bénévolement, parce qu'il faut créer un dynamisme et aller vite, plus vite que la faim qui galope...

Il compte par exemple parmi ses amis un sénateur, ancien industriel français qui a une usine à Mexico, dans laquelle on cultive la spiruline du lac Texcoco à raison de plus de deux tonnes de spiruline sèche par jour, sur 28 hectares, mais on n'est plus là dans la direction citée par Truman. Ripley FOX a écrit un livre : « Algoculture : la SPIRULINA, un espoir pour le monde de la faim » édité par EDISUD. C'est un ouvrage à la fois très scientifique et très pragmatique pour permettre à des hommes un peu motivés de créer leur unité de production au niveau d'un village. C'est assez passionnant à lire. On le referme avec une certaine admiration pour ceux qui ont sur mettre bénévolement leur talent au service des autres. Multiplier les talents reçus : on songe à la parabole...

Un deuxième livre paraîtra cette année.

Voilà l'Histoire des sympathiques habitants du mas de la Roquette... correspondant avec plus de cent pays pour y apporter leur aide. Leur ACMA peut vous faire participer à cette belle chaîne d'amitié à l'échelle de notre TERRE, et leur prouver une amitié, qu'ils méritent.

Docteur Bruno GRANIER

L'OMELETTE

Mes pensées étaient ailleurs, elles survolaient un autre problème plus sérieux, l'information à travers le bulletin municipal.

Mais la lecture du n° 41, les a ramenées vers ce journal que j'aime, que j'avais un peu délaissé, j'ai le sentiment que peu à peu il dévie, qu'il sort du rôle qui lui est imparti.

Il existe pour nous distraire, pour nous faire oublier nos tracasseries quotidiennes, il n'est pas besoin de nous les rappeler continuellement, il existe pour nous faire voyager dans le temps, l'histoire ancienne de notre village, il existe pour décrire un métier, pour tenter de faire naître des vocations, il existe pour donner quelques conseils d'ordre culinaire, littéraire ou médical, il existe pour faire connaître et maintenir nos traditions que nous avons su sauvegarder, pour prouver que les St-Bauzilloises et les St-Bauzillois savent s'amuser et profiter pleinement de la vie.

Ce lundi de Pâques l'a encore prouvé.

C'est l'occasion d'une réunion de famille, d'amis, de partir en campagne en fin de matinée et de manger sur l'herbe.

Généralement les endroits choisis sont les mêmes chaque année, les Baoutes, la Font du Roc, le four Cagaïre, l'Hermitage, Lozano, que de noms qui fleurissent bon le midi.

Il faut avoir l'accent pour prononcer ces mots-là.

Arrivé sur place, assez tôt tout de même, le premier travail est d'étaler les tables et les chaises, marquer son endroit.

Cette année le soleil est au rendez-vous, les bourgeons des chênes blancs, gorgés de sève, sont prêts à éclater, mais n'apportent pas l'ombre souhaitée, tant pis, nous mettrons des casquettes.

Maintenant il faut chercher du bois de chêne vert car c'est le meilleur pour la grillade, comme nous revenons chaque fois au même endroit, il se fait rare, mais nous sommes nombreux et plein d'allant.

C'est l'heure de l'apéritif, bien mérité, après l'effort, le réconfort, surtout si vous avez la chance d'être ami avec un Frontignanais qui connaît bien le port de Sète, vous aurez droit alors comme amuse-gueule, à des huîtres, des sardines à « l'Escabèche », des moules « au pistou », des anchois farcis.

La chaleur, les fruits de mer, l'apéritif colorent déjà les joues, délient les langues, le ton monte et bien sûr nous commençons à refaire le monde en passant par St-Bauzille.

Il est temps de passer à table, l'anchoïade est prête, fraîche, odorante, relevée avec des cèbes. Un bon vin de pays est de rigueur pour étancher la

soif et c'est à celui qui racontera une blague, une anecdote, qui osera un bon mot, c'est le moment, la bonne humeur règne et il aura beaucoup de succès.

Chacun a son travail, l'un allume le feu, entasse le bois, étale la braise, d'autres posent les côtelettes de mouton, la saucisse, les astets sur le grill, le responsable de la cuisson qui a mérité avec le temps le titre de champion du monde de la grillade va opérer et poser délicatement à une certaine hauteur le grill sur la braise incandescente.

A côté, puisque nous avons été généreux dans le ramassage du bois, un autre dépose une plaque sur la braise, et verse pêle-mêle les moules qui s'ouvrent sous l'effet de la chaleur et commencent à prendre cette couleur orangée, signe qu'elles sont prêtes à être dégustées;

La viande grésille, une fumée odorante monte droit vers le ciel, puis s'incline poussée par une brise légère qui se lève, nos narines, palpitent et notre appétit un moment apaisé se réveille.

Le repas continue, ponctué par de nombreux éclats de rire, et déjà nous entendons « j'en peux plus, j'ai trop mangé, demain c'est le régime. ».

Mais le moment tant attendu arrive, le dessert, l'omelette traditionnelle.

J'ai cherché l'origine de cette omelette sucrée du lundi de Pâques, personne n'a pu me répondre, cher lectrice, cher lecteur, je compte sur vous pour nous la révéler.

La braise est attisée, un trépied est prévu pour recevoir cette grand poêle culottée, noircie par de nombreuses utilisations.

C'est toujours la même personne qui officie, elle a aussi mérité le titre mondial, 60 oeufs sont cassés battus, sucrés.

Il faut les cuire en une seule fois, en tournant la poêle d'une certaine façon avec une certaine vitesse, tout l'art est d'arrêter la cuisson au bon moment, juste lorsque le jaune de l'oeuf vire au blanc et que le blanc de l'oeuf devient d'un blanc éclatant, voilà vous avez compris, je vous ai dévoilé cette recette si longtemps tenue secrète.

Quel délice, le café est aussi chauffé au feu de bois, qu'il est bon ce cigare, qu'il est bon ce pousse café, qu'il est bon ce petit moment de détente.

Pas trop longtemps, car nous entendons déjà le choc des boules, pas encore des carreaux, mais ça ne saurait tarder.

Elles sont rouillées, il faut les frotter par terre pour les nettoyer. Comme pour s'excuser des prochaines maladresses, quelques réflexions fusent comme « c'est la première partie de l'année, début de saison, je viens de les acheter, je ne les ai pas encore en main. »

Pendant ce temps, les

femmes ont rangé le plus gros des affaires et s'apprêtent à faire leur promenade.

Elles s'éloignent doucement dans la campagne, groupe bigarré, bruyant, longtemps nous entendons leurs voix, elles ont toujours quelque chose à raconter.

Pour nous, l'heure est grave, c'est la partie de boule, tout n'est pas si simple, qui contre qui, on s'arrange ou on tire au bouchon, au bouchon, d'accord...



Premier jet, ça ne va pas, tous les tireurs d'un côté, les pointeurs de l'autre, allez, à refaire.

Deuxième jet : ah ! non, tous les forts d'un côté, je connais déjà les gagnants, à refaire.

Bon, finalement les jeunes contre les vieux, ce qui donne à peu près ça : les quadragénaires contre les cinquantenaires.

La partie est mouvementée, l'atmosphère d'une finale de concours, n'enlevez rien, ne parlez pas quand on joue, mesurez, polémique car on a oublié le mètre, alors deux baguettes de fortunes font l'affaire, sujet à caution, tous les coups sont permis, au moment de la concentration quelqu'un chantera « tu la vises et tu la manges, changes ton tir » au moment du lancer du bras, un joueur adverse bougera pour détourner l'attention du tireur qui automatiquement se reprendra en rouspétant. Plus grave au moment où la boule va quitter sa main, quelqu'un qui étérue, ou qui murmure malicieusement « la sienne », le tireur ne peut plus se reprendre, il dévie, manque ou frappe la sienne, alors commence une dispute, il faut avoir les nerfs d'acier pour bien jouer. C'est la pétanque. Tant bien que mal la partie se termine, les vainqueurs ont tout bravé et ont bien mérité le coup de l'étrier.

La fatigue d'une journée bien remplie commence à se faire sentir, la fraîcheur du soir tombe petit à petit et nous rappelle « en avril ne te découvre pas d'un fil » et nous incite à ranger les affaires.

Chacun rentre chez soi, avec encore de belles images en tête, des souvenirs qui resteront longtemps gravés dans nos mémoires, immortalisés par quelques clichés photographiques.

Jacques DEFLEUR

Histoire de St Bazille et de sa Région

Il y a de cela tout juste 400 ans , le 15 Juillet 1596, notre village fut traversé par un petit groupe de quatre personnes . Par bonheur pour nous aujourd'hui, l'un d'eux a consigné par écrit leur voyage . Tous étudiants en médecine à Montpellier, ils firent une excursion herboriste en Cévennes, plus précisément à l'Hort de Dieu . Notre rédacteur, qui nous intéresse aujourd'hui, s'appelle Thomas PLATTER originaire de Bâle . Son père voulut qu'il reçoive la meilleure instruction et l'université de Médecine de Montpellier avait une grande renommée . Renommée déjà connue de cette famille car 38 ans auparavant , son frère né d'un précédent mariage était déjà venu étudier la médecine à Montpellier . Félix PLATTER, c'était son nom, avait parcouru la région notant ses impressions de voyages dans son journal . Tous deux firent la description de notre Languedoc par de multiples voyages effectués du Rhône au Toulousain, des Cévennes aux Pyrénées . Une différence portant entre les deux rédacteurs, les années qui séparent leurs séjours respectifs chez nous . En cette deuxième moitié du XVI^e siècle notre Languedoc fut ensanglanté par la guerre "civile" opposant les défenseurs de la religion romaine " Les Papistes", contre les défenseurs de la nouvelle religion "Les Huguenots" . Guerre sanglante, très cruelle parfois qui a opposé l'est du Languedoc, Huguenot (Cévennes, Rhône, Nîmes, Montpellier, Ganges ...) à l'ouest de la région, Papiste (Lodève, Toulouse, Narbonne, Béziers, Montpellier ...) .

C'est donc en ce lendemain de guerre que Thomas PLATTER sillonne la région, témoin de l'après-guerre, il découvre la région affaiblie par plus de 30 ans de guerre, mais pas saignée à blanc . La population n'a pas globalement baissé et l'économie n'est pas trop affaiblie . Le

Languedoc urbain de 1595 est en bonne santé. Montpellier, dont tous les faubourgs ont été détruits, est partout rempli, dans ses remparts, de maisons neuves. Les cités huguenotes des Cévennes, Ganges et ses tanneries, Sumène et ses tonneaux, sont très actives. Alès est riche et bien peuplée. C'est dans ce paysage que Thomas fit ses voyages et notamment celui de Montpellier à l'Hort de Dieu du 14 juillet au 19 juillet 1596.

Ce texte a été traduit vers 1880 par le professeur M. L. Kieffer de Lyon, qui connaissait le dialecte Bâlois, ainsi que l'ensemble des textes des deux frères concernant Montpellier et sa région . Ils nous ont été transmis dans un ouvrage intitulé "*Note de voyage de deux étudiants Bâlois*" . Ce petit récit quelque peu anecdotique , qui traverse notre région par les Drailles ancestrales , vous est transmis en intégralité , avec l'orthographe d'origine .

*Voyage à l'Hort-de-Diou et retour
à Montpellier .*

Le 14 Juillet 1596, nous quittâmes Montpellier, Jean-Henri Scherler, M. Reneaume, aujourd'hui médecin de la ville de Blois, Me Bernier d'Auvergne et moi, pour aller herboriser dans les Sevennes. Cette contrée, qu'on nomme le haut pays du Languedoc, est montagneuse, accidentée, complantée de châtaigniers, qui sont, avec le bétail, la principale ressource des habitants, et s'étend jusqu'à Mende, confinant d'un côté l'Auvergne et de l'autre le Bas-Languedoc. On l'appelle Sevennes, comme qui dirait les Sept-Veines, parce qu'on y trouve les sept métaux.

Vers midi, nous dînâmes aux **Matelles**, petit bourg de cent maisons, situé au pied de la haute montagne du Pic Saint-Loup



Portrait de Thomas PLATTER

(Mons Lupi), à quatre milles de Montpellier. Un peu plus loin nous prîmes un verre de vin au château de **Saint-Martin** (castell sant Martin), et nous allâmes coucher à l'auberge isolée du Renard.

Le lendemain matin, par un mauvais chemin tout hérissé de pierres pointues, nous atteignîmes **Saint-Bauzile**, petite ville (peuplée de papistes, m'a t-on dit), située sur l'Erault ou Erhaud (en latin Rhauxeus), fleuve qui sort des monts du Gévaudan, passe à Ganges, la Roque, Saint-Bauzile, Saint-Guilhem où il commence d'être navigable, et se jette dans la mer près d'Agde. On y prend d'excellentes truites, dont nous avons goûté à **Saint-Bauzile** même. Sur le soir, nous arrivâmes à **La Roque** et ensuite à **Ganges**, qui n'en est qu'à deux portées d'arquebuse. C'est une place assez forte, très animée, possédant plusieurs faubourgs et dont la population est protestante. Pendant la persécution, beaucoup de religionnaires s'y sont réfugiés ; il ne s'y faisait alors aucun office papiste. Nous y causâmes avec un vieux médecin, qui s'était longtemps occupé de botanique et avait servi de guide bien des années auparavant au célèbre Lobel, dans ses courses à l'Hort-de-Diou ; aussi l'appelait-on simplement le Dioscore. Son herbier, qu'il nous montra, renfermait surtout des simples qu'on vend aux apothicaires, comme l'angélique, la gentiane, etc. Cet homme avait

certainement plus de quatre-vingts ans.

Nous reprîmes notre chemin après goûter, et nous entrâmes bientôt à **Sumène**, petite ville bâtie sur une rivière et pourvue aussi de plusieurs faubourgs. On y fabrique des tonneaux pour presque tout le Languedoc, mais ils sont plus petits que chez nous. Les plus grands contiennent environ neuf mesures de cinquante litres et beaucoup n'en contiennent que la moitié ou le quart. Le vin du pays ne se conservant pas au-delà de deux ans, des futailles plus grandes seraient inutiles.

Non loin de la ville, à deux portées d'arquebuse du côté de Ganges, et tout contre la grande route, nous vîmes plusieurs mines d'or qu'on exploitait encore. C'est dans un terrain jaune et argileux ; les paysans les creusent à leurs frais, et en lavant la terre dans un petit ruisseau, ils y trouvent des paillettes parfois grosses comme des petites feuilles d'arbre, d'un or qui tient très bien l'épreuve ; mais il faut tant de temps et de travail, que ces pauvres gens gagnent à peine leur vie : aussi le gouvernement ne s'en occupe-t-il pas. Il y a à Sumène beaucoup de protestants.

Le 16 Juillet, après déjeuner, nous nous dirigeâmes vers le **Vigan**, localité peu commerçante, située dans une vallée, au bord d'une rivière qui fait aller plusieurs moulins. Les faubourgs sont plus grands que la ville et renferment les meilleures auberges. La majorité des habitants est de la religion réformée. Nous prîmes là tous les renseignements sur les chemins menant à l'Hort-de-Dioù et sur le meilleur mode de nous y transporter. Beaucoup de vieillards nous dissuadèrent de notre projet, en nous représentant la hauteur et les dangers de la montagne, où l'on ne pourrait se procurer aucune nourriture.

Sans nous laisser effrayer, nous prîmes un guide du pays qui nous assura que les troupeaux de chèvres et de vaches étaient revenus des Alpes depuis quelques jours et

retournés à l'Hort, où les pâtres nous donneraient de quoi manger. Nous nous mîmes donc en route, au nom du Seigneur, et toujours en montant, nous arrivâmes le soir au hameau dit de l'**Espérou**, c'est-à-dire de l'éperon, comme pour avertir qu'il faut donner un bon coup d'éperon pour atteindre la cime. Je remarquai qu'en cette contrée on conservait le vin, comme l'huile, non dans des tonneaux, mais dans des outres.

Le lendemain 17 Juillet, nous continuâmes notre excursion, cueillant en chemin une grande quantité de plantes que j'envoyai plus tard à Bâle. Enfin, à midi nous arrivâmes au sommet, occupé par un immense pâturage, couvert de belles plantes toutes en fleurs qui répandaient un parfum délicieux. C'est ce plateau, grand comme le Petit-Bâle, qu'on appelle particulièrement l'Hortus Dei, quoique d'autres étendent ce nom à toute la montagne. De ce point, peu éloigné de Mende, la vue s'étend au loin sur toutes les Sevennes, auxquelles nos monts du Valais sont seuls comparables, et jusqu'aux montagnes de l'Auvergne. Tout en mangeant un morceau, arrosé comme boisson par de la neige qu'on trouvait encore en certains endroits, nous ne pouvions nous lasser d'admirer ce panorama, favorisés par un temps magnifique qui permettait de découvrir au fond des vallées plusieurs hameaux ne paraissant pas plus gros, à cette distance, qu'une cabane de paysan.

Notre récolte de plantes achevée, nous regagnâmes sans nous presser notre gîte de la nuit, en rencontrant quantité de jolis ruisseaux dont l'eau me sembla amère. Deux fleuves prennent leur source à cette montagne, l'un se dirigeant vers la Méditerranée et l'autre vers l'Océan. Il était fort tard quand nous atteignîmes l'**Espérou**, que nous avions quitté le matin. On n'y voit que des charpentiers et des menuiseries fabricant des planches et toutes sortes de boîtes qu'ils expédient dans les villes. Les

maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée voûté, à cause de la quantité de neige qui les couvre pendant cinq mois de l'année.

Le lendemain, de grand matin, nous reprîmes la descente par une autre route, afin de mieux connaître le pays. Mon compatriote Scherler se trouvant indisposé, je restai avec lui pour passer la nuit en cet endroit, pendant que les deux français prenaient les devants. Les villageois nous voyant chercher des plantes se doutèrent que nous étions des médecins, et nous amenèrent plusieurs malades, particulièrement des gens affligés d'énormes goîtres. Nous leur fîmes quelques prescriptions et ils nous donnèrent des châtaignes. Le pays en produit beaucoup, surtout de l'espèce dite Dauphinenque, qui est très-douce. C'est leur principale nourriture. On les mange cuites ou crues. Les premières, pelées et séchées, donnent une farine dont on fait un pain excellent. Il s'en exporte de grandes quantités en Languedoc et jusqu'en Italie.

Après déjeuner, Scherler se trouvant un peu mieux, nous nous acheminâmes lentement vers **Sumène**, mais à l'extrémité de la côte qui domine le faubourg de cette ville, il eut une nouvelle faiblesse. Tant bien que mal, nous arrivâmes enfin le soir chez le même aubergiste qu'en allant. Nos compagnons ne s'y étaient arrêtés que pour boire un verre de vin, et avaient continué leur marche.

Le 19 Juillet, en repassant à côté des mines d'or, nous vîmes en haut de la montée un muletier menant plusieurs mulets et tenant par la queue le dernier, dont la charge était moindre que celle des autres. C'était un chemin très étroit côtoyant la crête d'une vallée profonde (il y en a beaucoup de ce genre et qui deviennent impraticables en hiver). Tout-à-coup, en franchissant un mauvais pas, le mulet fait un écart avec son fardeau, butte plusieurs fois et tombe dans le précipice, entraînant son conducteur avec lui. Sans un arbre qui les retint à sept ou

huit toises plus bas, ils périssaient infailliblement, car le ravin en avait plus de cent de profondeur. Nous aidâmes son camarade à retirer l'homme et la bête, avec des cordes. L'homme avait le cou, la figure et les mains déchirés par les ronces ; mais il était très-heureux d'en être réchappé avec son mulet.

Nous ne fîmes que traverser **Ganges**, pour arriver quelques pas plus loin à la **Roque**, petite ville située au bord de l'Eraul qui coule encaissé dans un lit de rochers. Elle en est séparée par un chemin permettant de la tourner sans y entrer ; c'est ce que nous avons fait en allant. On y voit trois châteaux appartenant à trois seigneurs différents. Les habitants sont tous papistes, tandis qu'à Ganges, ils sont protestants.

Comme nous suivions la vallée que surplombent de chaque côté des rocs très élevés, on nous montra sur l'autre rive, et à une certaine hauteur, l'entrée d'une caverne qui avait servi quelque temps de repaire au terrible capitaine ARAGON et à sa troupe. Ils guettaient de là, pour les rançonner, tous les voyageurs, commerçants, bouchers ou autres, qui venaient passer le gué à une petite distance de Ganges. Après les avoir questionnés, sur le but de leur voyage et sur l'argent dont ils étaient porteurs, ils leur en prenaient la moitié seulement s'ils avaient répondu franchement, la totalité, s'ils avaient menti et les tuaient s'ils faisaient mine de résister.

C'était le fils d'un forgeron de Lunel. Sa force musculaire était telle que personne n'osait se mesurer avec lui. Plus d'une fois il lui était arrivé de trancher un âne en deux d'un coup de sa lourde épée, qu'il ne quittait jamais. Il soulevait facilement un de ces animaux avec sa charge et le portait sur ses épaules. On m'a assuré qu'avec son poing, il renversait sept hommes arc-boutés l'un derrière l'autre, c'était un vrai géant.

En dernier lieu, il avait dévalisé un riche marchand sur la grande route, non loin de Montpellier, ce qui

décida le Connétable à le faire poursuivre en tous lieux ; mais grâce à son audace et à ses vaillants compagnons, il échappait toujours. Un jour enfin, qu'il était chez Monsieur de Saint-Tibéry son ami, qui avait toute sa confiance, le Duc arriva pour s'en emparer. L'attaquer corps à corps eût été trop dangereux à cause de l'arme redoutable qu'il avait à son côté. Alors le Connétable s'étant mis à table, Monsieur de Saint-Tibéry pria le capitaine de l'aider à le servir en quittant son épée, attendu qu'il n'était pas convenable de rester armé en présence du premier officier du Languedoc, après le roi : d'ailleurs qu'avait-il à craindre chez son meilleur ami ? ARAGON se laissa persuader. Aussitôt des soldats qu'on avait cachés dans le château le saisissent par derrière et le garrottent. On raconte qu'il chercha seulement à reprendre son épée avant d'être maîtrisé et qu'il renversa un grand nombre de ses assaillants. Le Connétable le fit conduire à Montpellier où il fut décapité.

En sortant de ces rochers, nous entrâmes à **St Bauzile**, village formé d'une seule rue interminable. Après déjeuner nous reprîmes nos mulets (que nous avions loués à Sumène d'où ils revenaient à vide), et repassant par le mauvais chemin pierreux que nous avions pris en allant, nous arrivâmes à l'auberge du Renard, et ensuite au castel de **Saint-Martin** où nous réglâmes nos montures ; et enfin après avoir traversé une rivière en bac, nous atteignîmes **Montpellier** bien tard dans la soirée. Je rapportais une grande quantité de plantes rares que j'expédiai ensuite à Bâle.

Le capitaine Aragon ; A quelle époque a opéré ce bandit de grand chemin décrit par Thomas PLATTER ?

Pendant les années de guerre qui ont ensanglanté notre région, nous étions gouvernés par le Maréchal DANVILLE (Henry

de Montmorency) illettré et malin, Papiste, mais n'étant pas opposé à la réforme. Dans ces années de trouble beaucoup de personnes veulent sa mort, jusqu'au plus important personnage de la cour, la régente, Catherine de Médicis mère de Charles IX. Il échappe de peu à bon nombre de complots sur sa personne. Ce qui le contraindait à s'entourer d'hommes de confiance et à s'octroyer un garde du corps parmi ses soldats. Ce fut, en 1573 et 1574, le capitaine Aragon dont la corpulence et la puissance physique étaient impressionnantes. Il était considéré comme le plus puissant homme de la province. Aragon se fit confectionner un grand coutelas proportionné à sa force, à Vienne en Dauphiné. En passant sur le pont d'Avignon il l'essaya sur un âne qu'il "mi-parti" d'un seul coup ; il répéta son forfait, ce qui lui valut sa légende. Par la suite il lui arriva de commettre des larcins dans la région de Montpellier. Sa fonction lui conférait une intouchabilité, il était le protecteur du connétable. Cependant, petit à petit, ses méfaits se transformèrent en meurtre. L'entourage du Maréchal, avec son accord, car il était devenu dangereux, organise un complot et c'est à Montbazin qu'il sera capturé. Pris et mené à Montpellier bien attaché il sera décapité. Il ne voulut pas être bandé mais demanda simplement qu'on lui montre, en connaisseur, le glaive du bourreau pour voir s'il était bien affilé. Ainsi mourut ce terrible Minord.

Plus tard l'intendant du Languedoc fit dresser un gibet dont on aperçoit encore les vestiges, au bord de la draille, au nord est du logis du bois, au bas de la cardonille côté sud ; lieu dit la Potence. Les voleurs de grand chemin y étaient pendus « haut et court » et cela va de soi, non loin de là se trouvait le cimetière des pendus.

Thierry CELIE

L'arrière-pays relève la tête.

Il est parfois de bon ton d'opposer métropoles actives et arrière-pays sclérosé. Fort heureusement, cette dichotomie a tendance à s'estomper sur le plan de l'attraction touristique.

Néanmoins, l'Hérault a longtemps souffert de n'être qu'un département "de passage". Pour le grand public, le vrai Midi était ailleurs. Avant l'essor de Gruissan, la Grande-Motte, Port-Leucate et Port-Barcarès, le Languedoc-Roussillon se contentait d'être la voie royale du soleil d'Espagne. Derrière les rembarbes de l'autoroute se profilait une sorte de pays à demi calciné par le soleil, où les raisins avaient le goût de la colère et les montagnes un parfum d'hérésie.

Puis vint le décollage économique du littoral, le développement rapide des immeubles, des marinas et des plages bondées imposant l'idée d'une Floride méridionale. Le tourisme de masse entraînant la renommée, le Languedoc-Roussillon est devenu la troisième région touristique de France par sa fréquentation, derrière Provence-Alpes-Côtes d'Azur (PACA) et Rhône-Alpes. Depuis 1987, la Région a affecté plus d'un milliard de francs à ce secteur-clé de l'économie.

Cependant, depuis plusieurs années, les attentes de la clientèle se portent vers une nouvelle forme de tourisme, davantage axée sur l'importance des espaces

vierges. Notre région dispose en la matière d'atouts naturels exceptionnels, préservés (mais pour combien de temps ?) par une exploitation économique plus tardive qu'ailleurs.

Ce qui n'exclut pas le maintien au premier plan des sites "phares" du département :

- Béziers, capitale du vin ;
- Agde, "Perle noire du Languedoc" et surtout base arrière du Cap d'Agde ;
- Montpellier, moteur de toute la région, et le littoral (Palavas, La Grande-Motte, etc...).

Face à ces grands pôles d'attraction, l'arrière-pays n'est désormais plus en reste. Depuis quelques années, l'arrivée d'une nouvelle clientèle plus portée sur la qualité que sur la quantité, et l'action des pouvoirs publics ont contribué à mettre en valeur le patrimoine naturel et les communes du département. On peut citer pour exemple (mais la liste est longue et cet article ne prétend pas être exhaustif) :

- Minerve, la "citadelle du vertige" construite sur un éperon, où se trouve le plus ancien autel de Gaule (daté de 456) ;
- Pézenas, au patrimoine étonnamment riche (des draps gallo-romains jusqu'à Molière) ;
- Saint-Guilhem-le-Désert, sans doute la plus belle

abbaye de l'Hérault, sûrement la plus visitée ! ;

- La Salvetat-sur-Agout, ancien refuge sur le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle et classé parmi les plus beaux villages de France ;

- ... beaucoup d'autres encore...

Et bien sûr Saint-Bauzille-de-Putois, étape obligée pour découvrir la grotte des Demoiselles (visitable depuis 1931) et arpenter les gorges de l'Hérault. Pour preuve que notre village s'adresse à cette nouvelle catégorie de touristes, moins dépensiers et plus ouverts, il faut mentionner la présence de Saint-Bauzille dans les pages que le célèbre "Guide du Routard" consacre aux bonnes adresses du département (on y trouve un éloge appuyé de la chaîne des Campotels, "structure d'hébergement originale à des prix imbattables, dans le cadre des villages typiques du pays languedocien").

Certes, l'essor touristique ne prétend pas compenser à lui seul les insuffisances structurelles de l'arrière-pays languedocien (exode de population, faillite ou recul des industries traditionnelles,...) mais les efforts concertés des pouvoirs publics et des investisseurs privés contribuent à faire revivre une terre accueillante, que l'on ne se contente plus de traverser et que l'on aime faire découvrir autour de soi.

Audrey AGRANIER



Je voudrais, tout d'abord, remercier Madame Marie Egré GRANIER, pour l'authenticité de son écriture, pour tous les parfums de garrigue qui m'ont envahie lors de la lecture de ses souvenirs, et pour tout l'espoir et toute la confiance qui émanent de ses convictions.

Je suis venue de la Ville pour justement lire, entendre, écouter et vivre les histoires de la nature. Utopiste sans doute, lucide tout de même...

Actuellement, je suis comblée la « transhumance humaine » a lieu ; ils arrivent, avides de soleil, de repos, de sports pleine nature et de convivialité. J'aime ces gens qui ne désirent que partager leur bien-être, enfin retrouvé, après de longs mois de labeur et de stress, dans ce lieu privilégié qu'est la Haute Vallée de l'Hérault.

Voici quelques semaines seulement que je suis à nouveau au Camping Municipal « Les Mûriers » (jusqu'au 31 août seulement, hélas !!) pour y accueillir et y satisfaire ce que l'on appelle communément les touristes. Pour ma part, je n'oublie pas d'y passer des moments précieux (contact humain).

Ces individus de tous pays et de tous horizons n'aspirent en fait qu'à une chose essentielle, la sincérité. Et ils reviennent ces pêcheurs fantaisistes, ces sportifs déterminés, ces libéristes-poètes, ces amoureux de la nature, ces européens avides de chaleur et de verdure.

J'aime ces rencontres, ces affinités qui s'imposent et ces liens qui se créent. En un mot, j'aime les gens et, même si la méfiance est de mise, je ne saurais changer.

L'intégration à Saint-bauzille est plutôt « périlleuse » (mon Dieu ! comme je n'aime pas ce mot -intégration-). Ce n'est d'ailleurs pas mon leitmotiv, celui-ci étant de vivre naturellement...

Saine sérénité que je n'acquies que quatre mois par an (anachronique, puisque ce sont justement les quatre où je travaille...), comme j'aimerais te conserver tout au long de l'année, si pluvieuse et si longue soit-elle.

Je remercie de tout coeur Monsieur le Maire et Monsieur Defleur, sans oublier Madame Vallencillo, pour leur intégrité, leur confiance, et leur humanisme.

Françoise JANVIER
Saint-Bauzille, le 6 juin 1996

Gestionnaire Camping Les Mûriers (Année 1995 - 1996)

Le Saint-Bauzille de ma jeunesse (suite)

L'Histoire d'un village c'est aussi de l'Histoire. Elle est faite de témoignages nombreux et variés souvent complémentaires mais pas toujours nécessairement concordants.

Le rôle du Publiaire n'est pas de dire qui a tort ni qui a raison, il n'en a pas les moyens. Mais de permettre à chacun, de contribuer suivant sa propre mémoire qui est toujours relative au patrimoine des souvenirs d'un passé commun à tous. Merci à tous ceux qui acceptent ce risque.

Dans un texte daté du 06/01/96 Frantz Reboul revient sur l'article de J. Caizergues paru dans le dernier numéro du Publiaire pour y apporter les rectifications personnelles qui suivent.

L'étude de Maître ESPARCEL existait face à l'atelier FABRE encore en 1966, elle fut ensuite reprise par son fils qui est installé actuellement à GANGES.

Avec l'accord de Roger CANCEL, je réponds que son père étant décédé en 1926, il ne pouvait être présent en 1950.

Par contre je peux certifier avoir vu Roger ferrer les chevaux jusqu'en 1960 ce qui n'empêchait pas celui-ci de faire commerce de petits mobiliers métalliques confectionnés dans sa forge.

Pour rafraîchir la mémoire de certaines personnes je tiens à préciser que Roger est le dernier maréchal-ferrant d'une longue dynastie vieille de 400 ans dont les racines sont issues du canton de St-Mathieu de Tréviers.

Pour le « Croutou », je ne vais pas m'étendre car étant né à St-Bauzille, j'ai toujours dit « Le Courtou » mais le nom du « Croutou » a toujours figuré sur les papiers officiels de la commune (voir les documents de la décision du Conseil Municipal lors du percement de la rue Neuve).

Frantz REBOUL

DES MIROIRS POUR LES VOITURES

OU DES FLICS EN BOIS ?

Dans les pages de cette publication, il y a un peu de tout. Des rappels du passé, des expériences personnelles, des descriptions de la nature qui nous entoure ou de tel ou tel métier. Il y a aussi des approbations ou des critiques sur telle ou telle réalisation ou expérience. A chacun d'en tirer le meilleur profit, car c'est dans l'échange de points de vue différents que l'individu, le citoyen, peut se faire une opinion basée sur l'information, l'observation et la réflexion et aboutir à une prise de responsabilité personnelle.

Aujourd'hui, je voudrais apporter une petite contribution à tous les débats qui ont eu lieu ou qui auront lieu au sujet de la sécurité sur le Chemin Neuf. Personnellement, je me suis réjoui d'apprendre que le Conseil municipal intègre dans ses projets les feux asservis à la vitesse des véhicules, solution que le Conseil municipal précédent (dont je faisais partie) avait déjà adoptée, puis écartée, au bénéfice des ralentisseurs que, finalement, il va falloir supprimer.

Une autre suggestion traitait dans le même sens, mais qui n'a pas encore été prise en compte : la **pose de miroirs** face à toutes les voies transversales qui débouchent sur le Chemin Neuf. En effet, actuellement, les voitures qui en viennent doivent s'avancer dangereusement sur la route avant que leur chauffeur puisse voir si, oui ou non, un ou plusieurs véhicules arrivent sur le Chemin Neuf, que ce soit par la droite ou par la gauche.

Enfin, deux dernières suggestions, qui peuvent paraître saugrenues, mais qui,

après tout, ont déjà donné lieu à quelques expériences ailleurs. Malgré la ligne blanche continue qui court, maintenant, au milieu de la chaussée sur une grande partie du Chemin Neuf, il n'est pas rare de voir des automobilistes impatients et irresponsables (et ce ne sont pas toujours des jeunes) la franchir allègrement pour doubler un véhicule jugé trop lent. Excédé, dans ces circonstances, il m'est arrivé, en roulant à la vitesse réglementaire d'être l'objet d'une tentative de dépassement que j'ai essayé d'empêcher en me déportant sur la gauche. Exercice périlleux à ne pas renouveler, car qui peut prévoir les réactions de certains conducteurs paranoïaques qui n'admettent pas d'être l'objet de pareille atteinte à leur amour-propre. Et en l'absence de Marée-chaussée, tous les délits sont possibles y compris ceux suggérés par l'agressivité du chauffard humilié.

Or dans certaines agglomérations, on a disposé, ici ou là, des **caméras** qui enregistrent tout ce qui se passe sur la route. L'astuce réside dans le fait de disposer de très nombreux boîtiers de caméras, la plupart vides, mais certains contenant de vraies caméras, et pas toujours les mêmes, de manière à empêcher tout repérage efficace de la part des contrevenants. Mais il n'est pas certain que ce soit légal et surtout ce serait cher et compliqué pour de petites communes comme la nôtre. Il existe une autre astuce, bien moins chère, celle-là, mais qui

suppose que l'humour soit accepté comme allié dans les choses sérieuses quand il est efficace. En effet, le seul moyen radical pour éviter les entorses graves au code de la route, c'est la **présence visible de policiers**. Or, les vrais policiers ne sont pas toujours disponibles et pas assez nombreux pour être présents partout où ils seraient utiles.

Alors, certaines communes (peu nombreuses c'est vrai) ont utilisé de **fausses silhouettes de policiers** en uniforme qu'on déplace au gré des circonstances, de préférence aux endroits les plus inattendus, et qu'on remplace, de temps en temps (même principe que pour les caméras) par de **vrais** policiers. Après tout, on le fait bien pour signaler la présence d'un restaurant par la pose d'un cuisinier en contre-plaqué, grandeur nature, et ça marche. Et si un jour la mairie avait envie d'essayer ce truc, je suis prêt, personnellement, à lui réaliser gratuitement quelques agents de la force publique, en bois ou en tôle, avec ou sans moustaches. Le risque n'apparaît que les jours où des policiers en chair et en os remplacent leurs homologues bidons. On risque alors de les croire faux et de faire sous leurs yeux, sans souci, la faute qu'on ne commet qu'en leur absence, avec la conséquence normale qui en découle : la sanction. Et la seule excuse que pourrait invoquer le quidam pris en flagrant délit serait de dire : "**Excusez-moi, Messieurs les gendarmes, je croyais que vous étiez en bois**".

Jean SUZANNE

RONDE DE NUIT

Traduction du texte en occitan de la page 4

Cette nuit, l'agent Michel MARTIN est de service dans le quartier de la Centrale, un quartier habituellement assez tranquille. Il doit, comme l'exige le règlement, maintenir continuellement le contact avec le commissariat par radio téléphone.

Il est deux heures. Il y a au moins trois heures qu'il n'a vu personne. C'est normal en cette saison. Et puis les gens sortent de moins en moins,

d'autant qu'on parle d'un "gang d'écraseurs" qui prennent les voitures pour aller écraser les promeneurs tardifs.

MARTIN n'a que trois heures à patrouiller encore avant de rentrer boire le café bien chaud et pour se réchauffer. Une nuit sans histoire. La routine. Pas une voiture volée. Il se moque des collègues qui ont peur de ce quartier de la centrale. Maintenant il est prouvé qu'on ne risque rien.

Soudain, au moment où son attention, ses réflexes commencent à se relâcher, il entend venir à toute allure une voiture, une voiture qui tourne au

carrefour, en faisant grincer les pneus, et qui sans hésitation, monte sur le trottoir au moment où il y monte, pour se retirer de la chaussée. Après une seconde de battement, il se met à courir comme il n'a jamais couru de toute sa vie, en essayant aussi pour ralentir ses poursuivants de serpenter entre les pylônes, les réverbères... mais la voiture se rapproche. Martin profite de l'abri provisoire d'une cabine téléphonique pour regarder d'un coup d'œil derrière lui, pour voir quel est le fou qui le poursuit. C'est alors qu'il lui semble que dans l'habicacle, il n'y a personne.

L'OIE

Traduction du texte en occitan de la page 5

En ce temps là, à La Rivière, dans la vieille maison de la "Cerise" vivaient un homme et une femme dont le nom s'est perdu. Ils n'avaient pas grand bien, ils avaient seulement une paire de vaches maigres. Cela ne suffisait pas pour vivre. Chaque jour la femme s'en allait filer par ci par là, pour un ou l'autre. L'homme, à la saison, se louait pour aider les grandes fermes. Mais chaque soir tous deux revenaient du travail assez tôt et ils soupaient chez eux. Ils buvaient une écuelle de bouillon, ils grignotaient une couenne, ou trois ou quatre châtaignes. Puis la femme levait la table. L'homme s'asseyait au coin du feu.

"Homme, disait la femme, je suis fatiguée, allons au lit" - Femme, répondait l'homme, pars la première je viendrai quand j'aurai sommeil"

La femme allait s'allonger dans le lit derrière l'escalier. L'homme restait tout seul, il ramassait les cendres du feu. Il éteignait la lumière et sortait.

Mais d'un coup, dans la nuit, la femme se réveillait. Mais à côté d'elle, sous les draps, il n'y avait personne. La femme s'asseyait sur la couche. Elle appelait son homme. Personne ne répondait. Et ainsi chaque nuit depuis vingt ans qu'ils étaient mariés.

Le matin, à l'aube l'homme revenait. Il boitait dans la cour. Il ouvrait la porte. Il entraînait en disant : je viens de faire un tour as-tu bien dormi, femme ? La femme se levait sans répondre et déjà il fallait partir travailler.

Un soir d'hiver, la femme se dit : cette

nuit, je veux savoir où passe mon homme. Cette nuit, je le suivrai. Et elle alla se coucher toute habillée. Elle se mordait les doigts pour ne pas s'endormir. L'homme éteignit la lumière, ouvrit la porte. La femme se leva, et le suivit rapidement. Mais dans la cour, elle ne le vit plus. Plus haut, sur le mur, un énorme chien sauta de l'autre côté et s'enfuit derrière les buissons.

La femme ouvrit le portail et partit sur le chemin. Les étoiles dans le ciel scintillaient de plus en plus, à chaque virage la femme s'arrêtait, regardait, épiait, appelait. Mais elle ne voyait personne, personne ne répondait.

La femme n'en pouvait plus de crier. Le froid la gagnait, elle se retourna. Devant la maison, elle pensa : je ne sais pas où est passé mon homme, mais je veux l'attendre, je verrai bien quand il reviendra. Sur le chemin, il y avait une charrette remplie de feuilles sèches. Elle monta sur la charrette, se recouvrit de feuilles et attendit.

Tout d'un coup, de l'extérieur, une bête noire sauta sur le mur, et se laissa tomber dans la cour. C'était le chien, l'énorme chien, celui qui s'était enfui derrière les buissons et qui revenait. Il portait dans ses crocs une oie si grosse que la tête pendait. La femme se rétractait, retenait son haleine.

Le chien arriva, se rapprocha de la charrette, passa entre les roues, il posa l'oie et tout doucement, il se mit à la manger. On entendait les os qui se cassaient : croc croc croc ! La femme n'osait pas bouger, mais elle tremblait tellement que les feuilles frémissaient. Le chien termina l'oie. Il sortit de dessous la charrette, il retroussa les

babines. Puis il alla boire. L'eau était gelée. le chien s'assit sur ses pattes de derrière, il étira la queue, leva la tête et se mit à geindre :oo oo oo!

Oo oo oo répondit un autre gémissement derrière la rue.

Le chien se leva, sauta sur le mur, se laissa tomber sur le chemin et se mit à courir, à courir. La femme sortit des feuilles, descendit de sa charrette, et alla s'enfermer dans la maison. Elle n'osa pas fermer à clé, mais elle s'assit au coin du feu, et dit le chapelet. Elle claquait des dents et les genoux s'entrechoquaient. C'est ainsi que son mari la trouva le lendemain, quand il rentra :

"Femme, demanda-t-il, es-tu malade!

- "Homme répondit-elle, cette nuit j'ai voulu savoir où tu partais. J'ai voulu te suivre mais je ne t'ai pas vu. J'ai voulu t'attendre mais j'ai eu froid. Alors je suis retournée m'enfermer pour me chauffer auprès du feu.

- Femme, femme, tu ne me dis pas tout. Tu es restée un peu dehors. As-tu vu quelque chose ?

- j'ai vu un chien. Je m'étais allongée sous les feuilles dans la charrette. Le chien portait une oie et il est venu manger sous les roues de la charrette. Les os craquaient : croc croc - Malheur à toi ! cria l'homme. Ce chien c'était moi. L'oie je l'ai volée dans l'étable de Betelha. La nuit je dois dévorer. Si je t'avais sentie sur la charrette, je t'aurais mangée comme l'oie. Tu le sais maintenant je suis un Dragon.

La femme se leva, en brandissant son chapelet. L'homme recula, ouvrit la porte. Le premier rayon de soleil vint frapper le vaisselier. Dehors le coq chantait. Il fallait repartir travailler.

Un lundi de Pâques, pas comme les autres.

C'est beau un lundi de Pâques, quand le soleil brille, que les enfants jouent dans les jardins, les boulistes se chicanent le point, et que leurs dames papotent sous les arbres ou valsent sur l'herbe accompagnées d'un accordéoniste souriant.

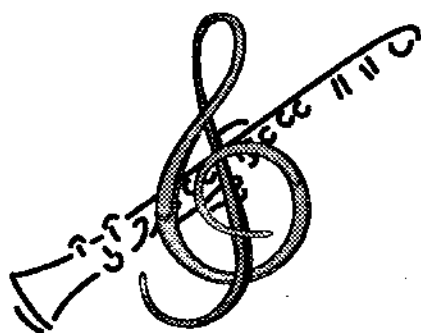
Ouais, mais... quand un moteur de 4 L a décidé de stopper, la douceur du printemps se fait âpre... On se sent si démunis devant cet entêtement, et, c'est là que mes parents et moi-même souhaitons remercier tous ces inconnus, et connus, promeneurs, cyclistes, automobilistes, qui, sans hésiter, interrompent leurs balades, leurs jeux, pour donner leur temps et leur savoir-faire à une automobiliste désespérée.

La chaîne de solidarité ramènera l'épave à proximité de la demeure parentale, après avoir été l'attraction durant quelques minutes sur la place du village, à la grande joie de la bruyante et sympathique jeunesse attablée en terrasse.

L'Hérault est un département charmant et ses habitants fort sympathiques.

Romy ROBERT-MARCOU

NOS ENFANTS ET LA MUSIQUE



Le 25 juin, en fin d'après-midi, sur les murs de la salle Polyvalente sont venus ricocher les notes des danses populaires de Beethoven, de la truite de Schubert, d'un menuet de Mozart, d'une gavotte de Reinecke. Les morceaux étaient interprétés par les enfants de l'école de musique de St-Bauzille "La Lyre", que ce soit au piano, à la flûte à bec, à la flûte traversière, en solo, en duo,

l'émotion était au rendez-vous, les parents étaient subjugués, les applaudissements étaient nourris.

Les professeurs étaient heureux, c'était la consécration d'une année de travail, les enfants leur ont fait honneur. Quelle récompense !

Il faut féliciter la présidente Mme Binignat et tous les membres du bureau qui pensent déjà à la prochaine rentrée et même à ajouter un cours de guitare.

Jacques DEFLEUR

REUNION DU CONSEIL MUNICIPAL DU 29.03.96

Le vingt neuf mars mil neuf cent quatre vingt seize, à 21 heures, le Conseil Municipal, régulièrement convoqué, s'est réuni en séance publique, sous la présidence de Monsieur Francis CAMBON, Maire.

Présents : MM. CAMBON F ; DEFLEUR J ; OLIVIER G ; ROUGER P ; BOURGADE L ; FLOURIAC G ; AUBIN P ; VERDIER P ; CLEMENT P ; REBOUL J ; ISSERT G.
Mmes BOUVIE B ; PEYRIERE M ; RICOME M.

Absents : Mme CLAIRET (procuration à J. DEFLEUR)

Secrétaire de séance : G. OLIVIER

Le procès-verbal de la séance précédente étant approuvé, le Maire ouvre la séance de ce jour qui appelle l'examen des questions suivantes :

I VOTE DU COMPTE ADMINISTRATIF 95 DE LA COMMUNE

Monsieur DEFLEUR présente le Compte administratif de l'exercice 95 dressé par le Maire, Francis CAMBON. Le Compte Administratif fait apparaître les résultats suivants
section de fonctionnement
- Dépenses : 4 495 611,07

- Recettes : 4 550 583,39
D'où un excédent de fonctionnement de 54 972,32 francs.
section d'investissement
- Dépenses : 1 506 567,32
- Recettes : 1 630 218,56
D'où un excédent d'investissements de 123 651,24 francs
Le Conseil Municipal à l'unanimité, approuve le Compte administratif 95.

II VOTE DU BUDGET PRIMITIF 96 DE LA COMMUNE

Monsieur le Maire présente au Conseil Municipal le Budget Primitif 96 qui se présente ainsi :

- Section de Fonctionnement	
- Dépenses	4 552 197
- Recettes	
- Section d'Investissement	
- Dépenses	1 397 600
- Recettes	

Le budget est adopté par 14 voix pour 1 abstention (M.AUBIN)

III VOTE DU COMPTE ADMINISTRATIF 1995 SERVICE EAU ASSAINISSEMENT

Monsieur DEFLEUR présente le Compte Administratif 95 du service eau

assainissement, dressé par le Maire, Francis CAMBON. Ce compte administratif fait apparaître les résultats suivants

Section de fonctionnement:

- Dépenses : 752 637,40
- Recettes : 836 762,94

d'où un excédent de 84 125,54 francs.

Section d'investissement

- Dépenses : 197 417,72
- Recettes : 435 218,66

D'où un excédent de 237 800,94 F

Le Conseil, à l'unanimité, approuve le Compte administratif et décide d'affecter l'excédent de fonctionnement de la façon suivante :

- section de fonctionnement 31 695
- section d'investissement 52 430.

IV VOTE DU BUDGET PRIMITIF 96 DU SERVICE EAU ASSAINISSEMENT

Monsieur le Maire présente au Conseil Municipal le budget primitif 96 du service eau assainissement qui s'équilibre de la façon suivante

- Section de Fonctionnement

- Dépenses : 767 497 F
- Recettes :

- Section d'investissement

- Dépenses 509 227 F
- Recettes :

Le Conseil Municipal adopte le budget à l'unanimité.

V VENTE DE TERRAIN :

Un administré de la commune a présenté une demande pour l'acquisition d'une parcelle cadastrée D 1521, sur laquelle étaient implantés des WC publics, au prix de 55 000 francs T.T.C. Ces WC étant désaffectés depuis de nombreuses années et la commune n'ayant aucun projet de remplacement, le Conseil Municipal est d'accord pour vendre le terrain et le bâtiment au prix de 55 000 francs T.T.C.

Pour cela, le Conseil Municipal demande le déclassement de ce

bâtiment, qui n'est plus affecté depuis de nombreuses années à l'usage du public.

VI ACQUISITION DE TERRAINS DE RODEZ

Monsieur le Maire informe le Conseil Municipal que pour compléter l'aménagement de l'esplanade sur les berges de l'Hérault, quelques petites parcelles restent encore à acquérir. Le Conseil souhaite que la question soit reportée à une autre séance, afin d'avoir des précisions sur les conditions.

VII TARIFS CAMPING

Monsieur le Maire informe le Conseil Municipal qu'il convient de revoir les tarifs du camping. Il propose les tarifs suivants

- emplacement : 20F
- par personne : 15F
- enfants : 7F
- Electricité : 15F
- Taxe de séjour : 1F

Le Conseil, à l'unanimité, approuve ces tarifs.

VIII PANNEAUX D'AGGLOMERATION

Monsieur le Maire informe le Conseil Municipal que pour la réalisation de certains aménagements, les panneaux d'agglomération situés sur la RD 986, sont mal implantés et qu'il serait souhaitable de les déplacer.

Il faudrait donc :

- reculer le panneau situé à l'entrée dans le sens Montpellier Ganges
- avancer le panneau situé à la sortie dans le sens Ganges Montpellier.

Le Conseil, à l'unanimité, approuve ces aménagements et autorise le maire à prendre l'arrêté correspondant.

IX CREATION D'UN POSTE :

La commission administrative paritaire ayant accepté la proposition d'avancement au grade d'agent de maîtrise qualifié d'un des agents de la commune, Monsieur le Maire demande au Conseil de créer le poste correspondant et de l'ajouter au tableau des effectifs.

Le Conseil, à l'unanimité, accepte la

création d'un poste d'agent de maîtrise qualifié.

X STATION D'EPURATION DE GANGES

Monsieur le Maire, informe le Conseil Municipal du projet d'agrandissement de la station d'épuration de Ganges pour en améliorer le fonctionnement et lui demande de donner son avis sur ce projet.

Le Conseil, à l'unanimité, émet un avis favorable au projet d'agrandissement de la station d'épuration de Ganges.

L'ordre du jour étant épuisé, le maire lève la séance à 22 heures.

Solution des mots croisés de la page 6

	1	2	3	4	5	6	7	8	9
1	P	A	L	A	V	A	S		N
2	E	L	A	S	T	I	Q	U	E
3	Z	E			T	E		R	F
4	E	O	L	E			E	G	
5	N	U	I	S	E	T	T	E	S
6	A	T	T	I	S	E	R	A	I
7	S	I	R	E		N	O	I	R
8		E	E		P	A	N	S	E
9	I	N	S	C	R	I	S		T

MONTOULIEU

"Le Grillon" Programme de l'été

Juillet :

Jeudi 18 Concert Reggae
21h Théâtre de Verdure 30F
Samedi 20 et dimanche 21
stage de percussion africaine
Vendredi 26 Concert
Rhythm' Blues à 21h

Août :

Samedi 3 Apero Musique
de 19h à 20h
Lundi 5 et mardi 6
stage arts du cirque
Samedi 10 Apero Bossa
de 19h à 20h
Mecredi 14 Retro Musette
à 21h
Vendredi 23 Concert
CAJUN à 21h

Septembre :

Samedi 7 Musette Retro
à 21h

Pour tout renseignement tél. au restaurant "le grillon" 67.73.79.31

ETAT CIVIL

NAISSANCES

LEMAÎTRE Gwendolne le 16.04.96
de LEMAITRE Rémi et de BOURGEOIS Frédérique
PEREA Jérémy le 18.04.96
de PEREA Joël et de BOSC Martine
ALLE Philippine le 20.04.96
de ALLE Oscar et de EL JIALI Marie-Françoise
CHARLES Enzo le 26.04.96
de CHARLES Christophe et de JAOUËL Henriette
REY Clara le 28.05.96
de REY Benjamin et de VIALA Florence

MARIAGE

REYNARD Fabrice et GARDE Myrtille le 15.06.96
BERTRAND Luc et ALLAIN Christine le 29.06.96

DECES

REBOUL Albert le 19.04.96
GUILHOT Cécile ép. ISSERT le 27.4.96
BRUN Amélie Ve GARCIA le 11.05.96
LAPIZE Colette ep. ISSERT le 10.06.96
LERMA Asancion le 19.06.96

SERVICE MEDICAL ET PHARMACEUTIQUE DE GARDE DIMANCHE ET JOURS FERIES 3ème TRIMESTRE 1996

DIMANCHE 07 JUILLET	DR SEGALA : 67/73/91/83
	PH BRUN : 67/73/70/05
DIMANCHE 14 JUILLET	DR DUPONT : 67/73/87/95
	PH BANIOL : 67/73/80/20
DIMANCHE 21 JUILLET	DR TEHIO : 67/73/81/32
	PH VALAT : 67/73/84/15
DIMANCHE 28 JUILLET	DR LAPORTE : 67/73/85/52
	PH BOURREL : 67/73/84/12
DIMANCHE 4 AOUT	DR LAVESQUE : 67/73/66/73
	PH BRUN : 67/73/70/05
DIMANCHE 11 AOUT	DR MONEY : 67/81/32/84
	PH BOURREL : 67/73/84/12
JEUDI 15 AOUT	DR MONEY : 67/81/32/84
	PH SCHOENIG : 67/81/35/60
DIMANCHE 18 AOUT	DR MORAGUES : 67/81/31/34
	PH SCHOENIG : 67/81/35/60
DIMANCHE 25 AOUT	DR TEHIO : 67/73/81/32
	PH BANIOL : 67/73/80/20
DIMANCHE 01 SEPTEMBRE	DR SEGALA : 67/73/91/83
	PH BOURREL : 67/73/84/12
DIMANCHE 08 SEPTEMBRE	DR DUPONT : 67/73/87/95
	PH SCHOENIG : 67/81/35/60
DIMANCHE 15 SEPTEMBRE	DR MONEY : 67/81/32/84
	PH BRUN : 67/73/70/05
DIMANCHE 22 SEPTEMBRE	DR LAPORTE : 67/73/85/52
	PH VALAT : 67/73/84/15
DIMANCHE 29 SEPTEMBRE	DR LAVESQUE : 67/73/66/73
	PH BANIOL : 67/73/80/20

Le Médecin de Garde le Dimanche assure le service du Samedi 12h au Lundi 9h

La Semaine qui suit, il assure les urgences de nuit en cas d'absence du médecin traitant.

La Pharmacie de Garde le Dimanche assure le service du Samedi 19h au Lundi 9h.

Marie-Colette CHATARD

Assistante Sociale
Au centre d'action sanitaire et sociale
Place Joseph Bouderesques
34190 GANGES
Tél : 67.73.82.03

- Reçoit sans rendez-vous à sa **PERMANENCE**
Le jeudi de 9h30 à 12h, à g a n g e s
(de 12 à 12h30 réservé aux personnes qui travaillent)
- Assure des permanences téléphoniques et d'orientation, le mardi, mercredi, jeudi et vendredi de 8h30 à 9h30
- Une permanence a lieu une fois par mois à la Mairie de St Bauzille de Putois (se renseigner à la mairie 67.73.72.10)
- Pour les urgences uniquement, Tél.: 67.10.30.40.

POUR QUE VIVE LE PUBLIAIRE

NOM :
Prénom :
Adresse :



Je soutiens le Publiaire et je contribue à son action en versant la somme de:
Lo Publiaire C.C.P. N° 25278 X MONTPELLIER

Date : Signature :

Vous pouvez envoyer votre Don à Lo Publiaire Sant Bauzelenc, Rue de la Roubiade, 34190 St Bauzille de Putois ; ou le remets à un membre du bureau du Publiaire ; ou le déposer dans la boîte aux lettres du Publiaire à l'ancienne mairie.



Le voyage du Père Lapioche

Un conte de Jean Suzanne

Il était une fois un vieux monsieur qu'on appelait le Père Lapioche. Veuf depuis longtemps, il avait été mis à la retraite de la mine et sa fille Mireille l'avait pris chez elle, dans sa maison, tout près d'ici, en bordure du village. C'était du temps où on extrayait le charbon à la force des bras. C'était très dur. Et la retraite, pour les mineurs était plus tôt que pour les autres métiers. Et ça faisait déjà quelques années que le Père Lapioche était privé de ce qui avait fait sa vie. Il ne s'y était jamais résigné.

De son ancien métier, il avait gardé sa pioche, un vieil outil, lourd, rendu luisant par le travail et usé comme lui. Il ne la quittait jamais, à table, en balade ou au lit. Et comme il n'avait jamais voulu perdre la main, il avait la manie de faire des trous un peu partout, dans le jardin de Mireille qui n'arrêtait pas de crier : "Tu vas te tuer à faire des efforts pareils", mais aussi au bord des chemins ou dans les champs, cultivés ou en friches, au grand mécontentement de leurs propriétaires.

Sa force étonnait tout le monde et n'avait d'égalés que son énergie et son endurance. Tous essayaient de le raisonner : "Tu vas attraper une embolie à travailler comme ça !" ou encore "Pépé, arrête un peu, ça commence à bien faire." Ces remarques l'agaçaient tellement qu'un beau jour, il a fait son baluchon, mis la pioche à l'épaule et le chemin sous ses pieds. Mireille l'a vite rattrapé :

- Mais où tu vas comme ça ?
- Je retourne à la mine !
- Ça va pas ? Ils n'ont pas besoin de toi, là-bas, il y a des jeunes pour te remplacer.
- Je m'en fous. Là-bas, au moins, je pourrai faire ce qui me plaît sans vous avoir sur le dos.

Sa fille, qui n'arrivait pas à le convaincre, appela les voisins et, tous ensemble, ils ramenèrent de force le vieillard à la maison où on l'enferma pendant plusieurs jours. Il essaya bien encore quelques fois de s'échapper, mais tout le pays était au courant et, chaque fois, on le ramenait, furieux, impuissant, mais jamais résigné.

Si bien qu'un matin, alors que d'habitude il était toujours le premier levé, sa fille, entrant dans la cuisine, s'étonna de son absence. Elle alla dans la chambre de son père, inquiète. Elle était vide et la fenêtre, ouverte sur les champs, battait doucement au petit vent du matin. Pas de vêtements sur la chaise. Pas de pioche non plus. Alerté, tout le voisinage s'est mis à sa recherche. On a fouillé tous les taillis, tous les bois, tous les trous, ça a duré des heures, des jours. La police et les pompiers s'y sont mis aussi. En vain. Pas de père Lapioche. Et malgré le chagrin de Mireille et la tristesse des amis, il fallut bien se rendre à l'évidence : on ne le retrouverait pas, du moins vivant. Car peut-être était-il au fond d'un de ces où un effondrement avait pu l'ensevelir sans espoir de salut. On a dit une messe pour son âme. On a dressé une croix devant le plus gros de ces trous, au fond du jardin. Et la vie a repris son cours pour tout le monde.

Le temps a passé. Les mois, les années. Mireille s'est mariée à un gars du pays. Ils ont eu 3 enfants. Et le soir, avant d'éteindre la lumière de leur chambre, Mireille leur raconte le grand-père Lapioche...

Et toi, lecteur, tu penses que le récit s'arrête là ? Mais peut-être l'histoire a-t-elle eu une suite ?

En effet, un jour, un sculpteur d'un pays du centre de l'Afrique est venu voir un ami au village. Celui-ci lui avait prêté un hangar où il sculptait de petits éléphants, des crocodiles, des personnages dans le bois qu'on lui apportait. La porte restait ouverte. Les gens venaient le voir et l'écouter parler de son pays, là-bas où tout était sec et brûlant. Car leur gros problème, c'était l'eau. Elle était rare et il fallait aller la chercher très profond dans la terre. Mais depuis quelque temps, ça allait mieux. Un jour un vieux blanc avait débarqué soudain avec un balluchon et une pioche on ne savait pas d'où. Ce jour-là aucune voiture n'était arrivée. Un petit gars du coin avait bien prétendu l'avoir vu sortir d'un trou dans la brousse. Mais ça n'expliquait rien. Toujours est-il que le

vieux blanc avait été accueilli à bras ouverts. Il avait faim et paraissait très fatigué. Mais il s'était mis aussitôt à creuser des trous. Il mangeait et dormait tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. Le reste du temps, avec sa vieille pioche il creusait, il creusait, il creusait. Et au fond de ces trous, parfois gigantesques, on trouvait souvent de l'eau et chaque fois tout le village éclatait de joie. Depuis, il continuait de creuser des puits. Le village l'avait adopté et il n'avait pas l'air de vouloir partir.

Parmi les auditeurs, il y avait Francis, le fils aîné de Mireille. Il attendit le soir et quand tout le monde fut parti, qu'il ne restait plus que l'Africain et lui, il lui a dit :

"Tu ne sais vraiment pas d'où il venait ce monsieur à la pioche ?" L'autre a hésité, puis voyant l'attention toute particulière de l'enfant, a répondu : "J'ai été voir le trou dans la savane d'où l'enfant l'avait vu sortir. Il était très profond et je n'ai jamais pu aller jusqu'au bout. J'en ai parlé au sorcier du village. Celui-ci a réfléchi plusieurs jours, avec ses amulettes et sa magie et m'a dit : "L'homme blanc était chez lui, de l'autre côté de la terre, ou presque. Il voulait partir, je ne sais pas pourquoi. Mais sa famille et ses amis voulaient le garder. Alors, comme toutes les routes étaient fermées, il a creusé un trou dans le jardin très, très profond. Ça lui a pris des jours et des jours à faire son chemin sous la terre. Il était un peu découragé parce qu'il ne voyait pas le bout. Mais il ne pouvait plus retourner, parce que la galerie s'était effondrée derrière lui. Alors, il a continué longtemps et longtemps. Et un jour, il est sorti à l'air libre, dans la savane, près de notre village". C'est ce que m'a dit le sorcier, dit le sculpteur. Mais tout ça c'est des histoires de magie. Ne le raconte pas aux autres blancs, ils ne le croiraient pas. Ils diraient : "Ces noirs c'est des naïfs : ils croient tout ce que leur dit leur sorcier"...et on se moquerait de toi... Allez, adieu, mon petit, rentre chez toi, il est tard, tes parents vont s'inquiéter."

Et Francis est parti, tout rêveur. Il est venu à la maison et a demandé à sa maman de lui raconter encore l'histoire de son grand-père la pioche. Mais il n'a jamais parlé à personne des confidences que lui avaient faites son ami africain.